

THÉÂTRE

Un Molière «intégral»

Page E 3



CINÉMA

Un crépuscule peint par un vrai maître

Page E 8



DANSE

Trois vœux, un legs

FRÉDÉRIQUE DOYON

Quand les circonstances favorables s'allient aux intentions nobles et à la plus ferme des volontés, on assiste à de petits miracles. La compagnie Coleman & Lemieux voulait faire revivre certaines pièces du grand chorégraphe canadien James Kudelka. Ses ambitions étaient à la mesure de ses moyens, modestes. «C'était d'abord l'idée de faire danser le monde dans de très belles pièces» d'un créateur qu'on n'a d'ailleurs pas vu à Montréal depuis longtemps, indique la codirectrice Laurence Lemieux.

La troupe montréalaise a finalement récolté en sus l'ultime honneur d'incarner une nouvelle pièce du maître, qui vient de quitter la direction artistique du Ballet national du Canada, pour se concentrer sur la création chorégraphique. Qui plus est, celui-ci n'exigeait pas de cachet, mais il imposait une condition: travailler avec le réputé haute-contre Daniel Taylor, qui a accepté avec plaisir d'entrer dans la danse. Avec son ensemble de six musiciens Theatre of Early Music, il interprétera en outre *Dove Sei* tiré de l'opéra *Rodelinda* (1724) de Haendel.

«C'était d'abord l'idée de faire danser le monde dans de très belles pièces»

A ce chassé-croisé de vœux s'est ajouté celui, posthume, de Linda Stern, par qui le rêve est devenu réalité. Dans son testament, l'exdirectrice artistique des Grands Ballets canadiens, du temps où James Kudelka en était le chorégraphe résident, a légué à ce dernier une somme afin qu'il crée une nouvelle œuvre. Ainsi est né «it is as it was», quintette pour quatre danseurs et une voix hors normes, qui livre le *Stabat Mater* de Vivaldi avec ses musiciens.

«Daniel Taylor est dans le groupe des danseurs, rapporte Laurence Lemieux. Il bouge avec nous sur scène. Je suis à deux pouces de lui quand il chante et c'est vraiment quelque chose de particulier et de très inspirant.»

Plutôt que d'épouser l'humour liturgique de la partition de Vivaldi, le chorégraphe en prend le contre-pied et fait même surgir une certaine sensualité. «C'est une musique sacrée, mais James n'est pas allé dans ce sens. Il y a de beaux contrastes, des tensions intéressantes.»

Duos techniques et passion

Mais cette chorégraphie inédite ne représente que la pointe de l'iceberg qui est devenue la soirée consacrée à Kudelka, avec le soutien du diffuseur Danse Danse. L'idée des reprises a aussi fait son chemin jusqu'à la scène. Deux pièces majeures compléteront le programme, *Fifteen Heterosexual Duets*, jamais présentée à Montréal, et *Soudain l'hiver dernier*, poignant duo resté gravé dans la mémoire de ceux qui ont eu la chance de le voir lors de sa création en 1987, à l'occasion du baptême de la compagnie Montréal Danse. «C'est un processus complexe, la reprise d'une œuvre», souligne Mme Lemieux, qui danse dans *Fifteen*... 15 ans après avoir participé à sa création. «Il a fallu convier la répétitrice de Toronto, les notes et la mémoire de tout le monde. C'est du super Kudelka, très précis et musical, difficile mais excitant à rendre, avec beaucoup de portés.»

La nouvelle mouture de *Soudain l'hiver dernier* réunit Sylvain Laforune, ancien des GBC, qui se

VOIR PAGE E 2: VŒUX

Livres et Culture



LYDIA PAWELAK

Du mystère amoureux au nœud douloureux

Avec 50 comédiennes sur la scène de l'Usine C, Brigitte Haentjens et Louise Dupré explorent, dans *Tout comme elle*, la relation mère-fille

MARIE LABRECQUE

Dans un milieu où les actrices sont généralement moins sollicitées que leurs confrères, réunir 50 femmes sur scène est un événement en soi. Caressant ce rêve depuis longtemps, Brigitte Haentjens se lance dans cette ambitieuse aventure avec *Tout comme elle*, une création conçue en collaboration avec l'écrivaine Louise Dupré.

Les deux créatrices partagent des affinités artistiques, une complicité manifeste et une admiration réciproque pour le travail de l'autre. «J'aime beaucoup la retenue de son œuvre, sa délicatesse, sa sensibilité», dit la metteuse en scène à propos de Louise Dupré. «C'est peut-être à l'opposé des apparences de mon travail, qui est plus extraverti, que certains jugent plus rock'n'roll. Mais chez elle, j'aime la fragilité, qui n'exclut pas la violence, le fait que tout est là, mais contenu. Je suis éblouie par sa rigueur.» Pour sa part, l'auteure de *La Memoria* estime que la créatrice de *Malina* «fait de la poésie au théâtre. Comme je me considère surtout comme poète, je suis très touchée par la façon dont elle recrée les œuvres. Il y a un rapport très fort entre nos deux univers.»

Un trajet vers l'autonomie

Ce sont en fait deux mondes qui se rejoignent dans l'exploration de l'identité féminine. Au fil de leurs rencontres, le thème des relations mère-fille s'est imposé naturellement. Louise Dupré, qui avait abordé ce sujet dans ses deux romans, a refilé un ouvrage «blouissant» — *Entre mère et fille: un ravage*, de Marie-Magdaleine Lessana — à Haentjens, qui s'en est nourrie pour monter *L'Éden* cinéma, de Duras.

Tout comme elle (publié chez Québec Amérique) est né de leurs discussions, sous la plume de l'écrivain. «On a décidé d'emblée qu'il y aurait un livre, signé par moi, qu'elle serait libre de monter ou non. Et que ce livre serait ma version, et la mise en scène, son interprétation par Brigitte. D'ailleurs,



Brigitte Haentjens et Louise Dupré

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

le livre et la pièce ne sont pas tout à fait pareils.»

Suite de courts tableaux, le texte interroge ce mystère amoureux, ce nœud douloureux qu'est le lien d'une femme avec sa mère, puis avec sa fille. «Je vois le livre comme le trajet de la vie d'une femme, dans sa relation à l'autre, à l'autre-mère que sont sa mère et sa fille», explique Brigitte Haentjens. Il raconte le trajet d'une femme vers l'autonomie intérieure, afin de devenir un être libre.»

Pour une femme, la relation fondamentale à la mère prend un sens différent, en raison de l'effet miroir. «Le fils peut toujours s'identifier à son père, note l'auteure. Alors que la fille est comme cette femme qui l'a mise au monde, et ensuite, si elle a une fille, elle engendre une autre comme elle. Je pense que les femmes sont plus fusionnelles que les hommes.

Alors, tout le travail pour une femme, c'est de se séparer de sa mère et de sa propre fille, de dire: on est deux individus différents. Il y a quelque chose de plus difficile, de plus impliquant dans le fait d'avoir un enfant du même sexe.»

A travers cette relation se communique aussi une douleur que les deux créatrices estiment être «au cœur de la féminité». «Le féminin est habité par la douleur, précise la metteuse en scène. Je pense que c'est lié en partie à l'enfance, mais aussi au statut historique des femmes dans la société, à l'oppression. Même si les temps changent, on porte encore la douleur d'avoir été infériorisée. Peut-être que cette douleur appartient à tous les humains. Mais je sais qu'elle est

VOIR PAGE E 2: AMOUREUX

Culture

Romain Gary en hiver



Odile Tremblay

Le livre roupillait quelque part au fond de ma bibliothèque, racorni, usé, lu et relu dans l'avidité de ma jeunesse, mais toute une partie de *La Promesse de l'aube* de Romain Gary s'était effacée de ma mémoire. Seul le personnage de la mère russe, passionnée, possessive, éprise d'un fils qu'elle idéalisait, lequel n'eut d'autre choix que de se conformer aux rêves maternels, surnageait. Dans l'âme slave de cette mère-là, le sublime et le grotesque s'entrechoquaient. Je me dis aujourd'hui que des êtres pareils n'existent sans doute plus, en me trompant peut-être. Ou qu'un enfant aimé, poussé à ce point, ne peut que devenir fou ou collectionner tous les exploits. Gary dut enjambrer ces deux voies-là.

Il fallait que son roman autobiographique, tiré d'une enfance rocambolesque, soit adapté au théâtre à l'Espace Go pour que je dépoussièrè *La Promesse de l'aube* et le devore de nouveau, avec une autre lecture qu'au cours de mon adolescence. Depuis longtemps, Gary-Ajar ne me nourrissait plus de toute façon. Il manquait à mes yeux une dimension à ses livres. Quelque chose comme la profondeur.

Ça se lit quand même tout seul, du Romain Gary. Il a l'art de courtiser des émotions brutes, de mettre en scène des êtres à hauteur des humains, dont il gomme souvent bien des pans d'ombre, pour les rendre accessibles à tous. Et puis cette tendresse indéfectible pour l'humanité, cette autodérision qui fut son baume, quand tout le lâchait...

J'ai toujours pensé que la vie de l'écrivain français d'origine russe, diplomate, pilote de guerre, Compagnon de la Libération, tombé de femmes impénitent, était plus passionnante que son approche romanesque, dont on décèle vite les mécanismes. Romain Gary ou Émile Ajar, son double littéraire, n'est ni Tchekhov ni Ibsen.

Au risque de choquer ses nombreux fans, je ne le considère guère comme un auteur majeur. Intéressant, par contre. Le fait qu'il ait abondamment puisé dans sa propre existence hors du commun pour nourrir sa prose a beaucoup contribué à sa gloire. Ses valeurs humanistes aussi, si rares aujourd'hui, et sa quête de dignité humaine demeurent les grands legs qui lui survivent. D'autres écrivains ont plongé plus profondément dans l'âme humaine. Lui, le dépressif, caché derrière les remparts de son humour, n'a pas osé sonder l'abîme entier de ses contradictions.

Il le savait, d'ailleurs. En 1980, avant de se tirer une balle dans la tête et six mois avant que la postérité ne découvre qu'il s'était caché aussi sous le pseudonyme d'Émile Ajar — lauréat du Goncourt sous deux noms! —, Gary avait conclu son épître d'adieu par ces simples mots: *«Je me suis enfin exprimé entièrement.»*

Dans *La Promesse de l'aube*, l'écrivain lance une image très juste, qui lui convient on ne peut mieux. Il jonglait dans son enfance et parvint à faire sauter six balles à la fois, alors que la septième lui échappait malgré des heures d'entraînement. Un jour, il découvrit que, pour les jongleurs comme pour les artistes, la dernière balle, inaccessible, était la seule qui comptait. *«Lorsque je vois Malraux, le plus grand de nous tous, jongler avec ses balles, comme peu d'hommes ont jonglé avant lui, mon cœur se serre devant sa tragédie, celle qu'il porte écrite sur son visage, au milieu de ses plus brillants exploits: la dernière balle est hors de sa portée, et toute son œuvre est faite de cette certitude angoissée»*, écrivait-il.

J'ai cru lire dans ces phrases tout le drame des artistes.

À l'Espace Go, *La Promesse de l'aube* a donc été adapté pour la scène par le cinéaste André Melançon, qui a confié le rôle de la mère à Andrée Lachapelle, sa compagne de vie.

Remarque, il y avait déjà eu, en 1971, un film de Jules Dassin adapté du même livre de Gary, avec Melina Mercouri en icône maternelle. Dassin avait également offert ce rôle de mère Courage à son épouse. Suprême hommage des metteurs en scène à leur muse, que cette incarnation-là.

Il est plus facile à l'écran de faire des allers-retours dans le temps et l'espace que sur les planches. Melançon a pris le parti de s'offrir un narrateur, ce qui alourdit la pièce. Mais l'adaptation de *La Promesse de l'aube* demeure très fidèle au roman, dont il conserve les meilleurs épisodes. L'esprit du récit y plane. Un personnage aussi coloré

que cette mère russe qui rêve d'un avenir grandiose pour son garçon, c'est du bonbon. Andrée Lachapelle porte d'ailleurs ce rôle sur ses épaules avec une vraie puissance.

Un seul décor, minimaliste, une plage de sable où le narrateur se souvient en ressuscitant les fantômes de son passé, une mise en scène plutôt conventionnelle, mais efficace. On se retrouve un peu dans un Conte pour tous, comme Melançon en tourna jadis, avec par exemple *La Guerre des Tuques*. L'émotion est de la note et cette histoire véridique remue autant qu'hier. L'enfance et la jeunesse de Gary, entre Vilnius, Varsovie, Nice et Londres, retrouve son impact à Montréal.

La pièce fut ovationnée l'autre soir. La prestation d'Andrée Lachapelle y était pour beaucoup, le message de l'œuvre et l'art du conteur aussi. Les spectateurs avaient envie de croire à la grandeur humaine, à cette histoire d'amour maternel absolu et admirable.

On relit *La Promesse de l'aube* et on va voir la pièce à l'Espace Go comme on a goûté à l'écran le film *Joyeux Noël* de Christian Clavier durant le temps des Fêtes. Parce qu'on veut se laisser bercer par des valeurs plus hautes que le cynisme ambiant.

Sur Saint-Laurent, il faisait frisquet en sortant de là. On a hâte le pas après la soirée de théâtre, encore hantés par ce personnage sublime. Songeant *in petto* que le sublime n'a plus trop la cote ici entre la campagne électorale, la sloche et le vent du jour, qui nous ont rattrapés dans le noir, les perfides.

otremblay@ledevoir.com

VŒUX

SUITE DE LA PAGE E 1

fait plus discret depuis quelques

années, et le jeune Victor Quijada du Rubberbandance Group. Si la rencontre de celui-ci avec

Kudelka est toute fraîche, le premier a travaillé souvent avec le chorégraphe, au sein des GBC.



SOURCE COMPAGNIE COLEMAN & LEMIEUX

Laurence Lemieux, co-directrice de la compagnie Coleman & Lemieux.

AMOUREUX

Une pièce sur la féminité, oui, mais «faite pour intéresser tout le monde»

SUITE DE LA PAGE E 1

transmise par les femmes. Je pense qu'elle fait partie de nous, et on l'endure. Ce n'est pas à la mode de dire ça, parce que c'est pas cool! On est dans une société où on parle juste du plaisir»

Et parce que cette souffrance, associée au corps mais aussi au «manque de confiance des femmes en elles», se transmet de mère en fille, elle engendre de la culpabilité. «Quand une femme n'est pas bien, qui accuse-t-elle? Sa mère, ajoute Dupré. Beaucoup de femmes se sentent coupables de ne pas avoir été la mère idéale. Mais elles ne sont pas responsables de cette douleur-là. On accuse beaucoup les mères de quelque chose qui les dépasse, qu'elles ont transporté en elles, qu'elles vont transmettre, mais qui ne leur appartient pas.»

Une fois 50

Pour porter ce texte intime «qui pourrait très bien être dit à une seule voix», la metteuse en scène a choisi 50 femmes issues de différents milieux artistiques. «C'était très important pour moi qu'il y ait des vedettes de la télé, des filles de la performance, des danseuses, une chanteuse...» Sa comparse a ressenti une grande émotion devant cette assemblée féminine. «C'est extrêmement beau: de voir sur scène ces comédiennes aux âges et physiques tellement différents, c'est totalement anti-hollywoodien. Chacune y reste elle-même, mais l'ensemble est plus grand que chacune. Et c'est comme si un écho se répercutait: celle qui a 25 ans va devenir celle de 40 ans, puis celle de 60...»

Brigitte Haentjens s'est donné le défi très exigeant de garder les

50 actrices sur scène en tout temps. Elle poursuit ainsi son exploration du cœur, qu'elle travaille ici «comme un immense corps collectif, dont une voix vient se détacher». Spectacle poétique, tout comme elle s'apparente, sur le plan formel, à son show collectif de 1998, *Je ne sais plus qui je suis*. En «beaucoup plus ludique».

Une pièce sur la féminité, oui, mais «faite pour intéresser tout le monde», précise celle qui s'insurge contre les préjugés qu'elle sent parfois envers les «shows de filles». «Ca fait des siècles qu'on s'intéresse à la dramaturgie masculine. Quand c'est une dramaturgie féminine, comment se fait-il que ça n'intéresse plus la moitié de l'humanité? Pourtant, il ne nous viendrait pas à l'idée de dire: Les Frères Karamazov, c'est un roman pour hommes...», glisse Louise Dupré.

L'auteure espère que la pièce permettra «à des femmes de mieux comprendre la relation mère-fille et à des hommes de mieux saisir ce qui se joue autour d'eux. Pour moi, l'art est là pour déconstruire ce qu'on pense habituellement, les lieux communs, les schèmes sociaux, psychologiques et même esthétiques. Pour aller gratter dessous. Brigitte a eu une belle expression: pour racler l'utérus, raconte Louise Dupré, suscitant le rire de sa complice. Comprendre, c'est toujours un peu dérangeant.»

Collaboratrice du Devoir

TOUT COMME ELLE

De Louise Dupré, mis en scène par Brigitte Haentjens
À l'Usine C, du 17 au 28 janvier

Avant, j'étais un enfant. Mais quand est-ce que j'ai cessé ?

Le Théâtre d'Aujourd'hui présente

Visage retrouvé

Wajdi Mouawad // Marcel Pomerlo
avec Marc Béland

adaptation théâtrale Marie-Louise Leblanc

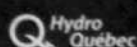
collaborateurs Nathalie Godbout, Nadia Bellefeuille, Lucie Bazzo, Érik Shoup

une création du Théâtre d'Aujourd'hui



dès le 17 janvier 2006 au Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis, Montréal (@ Sherbrooke)
www.theatredaujourd'hui.qc.ca 514-282-3900

En partenariat avec



LE DEVOIR



L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



Culture

THÉÂTRE

Un Molière « intégral »

Carl Béchard signe au TNM une mise en scène du *Malade imaginaire* comme on n'ose plus souvent en monter

MICHEL BÉLAIR

C'était un peu la folie, l'autre jour, dans le hall du TNM; c'est normal parce que toute l'équipe du *Malade imaginaire*, qui prend l'affiche la semaine prochaine, se préparait à répéter pour la première fois dans les décors. Et c'est toujours une journée bien spéciale...

D'autant plus qu'il a fallu résoudre à la toute dernière minute des problèmes techniques, disons «fort voyants», qui risquaient de tout jeter par terre. Une production de cet ordre — plus d'une vingtaine de personnes en incluant les concepteurs —, ça exige de penser à tout et de voir à 10 000 choses en même temps... Mais bon, ça y est maintenant; tous les morceaux du puzzle semblent vouloir enfin tomber à la bonne place.

C'est Carl Béchard qui me raconte tout cela, les yeux pétillants d'excitation. Le comédien en est à sa première mise en scène au TNM et, même s'il a déjà dirigé des spectacles un peu partout (au Trident, à la Molluque de Carleton, au Conservatoire où il enseigne et surtout avec le groupe Audubon), il me fait remarquer que, dans le dernier droit qui mène aux générales et à la première, tout s'intensifie toujours de façon incroyablement stimulante. Il irradie, Carl Béchard. L'urgence semble avoir sur lui des effets bénéfiques.

Pataphysique et homéopathie

Il faut dire qu'il n'a surtout pas choisi la voie facile: il a concocté un *Malade imaginaire* «intégral», avec le prologue et les intermèdes chantés et dansés que Molière avait greffés à son texte à la demande du jeune Louis XIV, qui raffolait des «comédies-ballets». Le *Malade* est la onzième et dernière «comédie-ballet» qu'il ait écrite pour le roi et, on le sait, il y laissa sa vie en cours de représentation. Dans la très large majorité des innombrables productions du *Malade imaginaire* qu'on donne chaque année sur la planète, on laisse habituellement tomber les joyeuses stépettes des intermèdes et du prologue qui caractérisent le genre.

Carl Béchard s'enflamme littéralement quand il se met à parler de son travail pour le TNM. Il a beaucoup lu, s'est beaucoup renseigné sur l'époque et sur la pratique de la médecine au XVIII^e siècle, que Molière dénonce ici violemment comme l'archétype de tous les charlatanismes.

«On peut évidemment aborder le *Malade imaginaire* de toutes les façons du monde, explique le metteur en scène, qui était des premiers spectacles-collages du Théâtre Ubu. Le texte en est inépuisable et on en renouvelle régu-

lièrement la lecture. Mais j'aime bien la technique du collage que mes mises en scène au Conservatoire m'ont amené à pratiquer fréquemment. Et le fait d'inclure dans la production les intermèdes musicaux et le prologue de la version originale du *Malade* s'inspire un peu de cela, je l'avoue.» Béchard enchainera du même souffle en indiquant qu'il a voulu mettre en relief la notion de guérison de l'imaginaire par l'imaginaire. «Argan le maniaque-dépressif devient une sorte de médecin imaginaire à la fin de la pièce; en libre penseur qu'il est, Molière souligne ainsi que son personnage a plus de chances de se guérir lui-même en se libérant de son obsession face à la maladie.»

Mais ce n'est pas d'abord ce qui frappe dans ce Molière «intégral»: en discutant avec Carl Béchard, on comprend que c'est plutôt la couleur pataphysique — «pré-pataphysique!» — qu'il a voulu lui donner. «Ce sont évidemment mes références personnelles qui m'amènent à parler de pataphysique: je vois une grande filiation entre Jarry, Molière et Rabelais, leur ancêtre à tous les deux. On peut retrouver certains des grands principes de la pataphysique dans le texte, comme l'identité des contraires et l'esthétique du ridicule; à ce titre, le *Malade imaginaire* est une pièce «homéopathique» ou même «pré-psychosomatique»...»

Avec force rires et exemples de toutes sortes, Béchard s'est aussi lancé dans une multitude d'autres avenues pour parler de sa mise en scène, toutes aussi irrésistibles, surprenantes et mirifiquement fondées les unes que les autres. Mais le comédien Alain Zouvi, qui jouera Argan, est déjà là qui attend son tour et, tout au bout de quelques hennissements éclats de rire partagés et de bruits de chaises déplacées, c'est avec lui que la conversation s'est poursuivie...

Souvenirs enfouis

Zouvi et Béchard n'en sont pas à leurs premières facéties: ce sont de vieux complices qui se connaissent depuis plus de 25 ans. Pourtant, quand le metteur en scène a offert le rôle d'Argan au comédien, il allait lui permettre de renouer avec un paquet de souvenirs enfouis. «Je fais du théâtre à cause de Molière, explique Zouvi. Molière, c'est pour moi depuis toujours le symbole même du théâtre... Mes premiers souvenirs de théâtre avec Guy Hoffman et avec mon père remontent précisément au *Malade imaginaire*. C'est une pièce qui m'a beaucoup marqué: dans mon imagination de p'tit gars, je me voyais mourir sur scène, comme Molière. Avec les années, j'avais oublié tout cela, mais c'est remonté quand Carl m'a offert le rôle: j'ai eu l'impression de recevoir un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le comédien Alain Zouvi et le metteur en scène Carl Béchard unissent leurs talents dans *Le Malade imaginaire*, présenté au TNM à compter du 17 janvier.

énorme cadeau...» Au fil de la conversation, Zouvi dira à plusieurs reprises et de plusieurs façons à quel point il est difficile de jouer ce rôle sans penser à Molière en train d'agoniser dans la peau d'Argan...

Son Argan, Zouvi le définit comme «un personnage en quête d'amour qui aurait comme un voile devant les yeux. C'est quelqu'un qui veut qu'on s'occupe de lui et qui pense avoir trouvé la solution parfaite en donnant sa fille à un médecin. Mais Argan est un personnage presque tragique; c'est sa tristesse profonde qui le rendra ridicule et qui fait qu'il devient drô-

le.» Quand je lui demande si les intermèdes chantés et dansés ne risquent pas de faire perdre le fil à son personnage, Alain Zouvi explique qu'Argan n'y participe pas, sauf dans la «cérémonie initiatrice» de la fin, et qu'on peut facilement penser que tout cela se passe dans son imaginaire. Ne reste plus qu'à aller voir à quoi toutes ces fantasmagories collent à l'idée qu'on se fait de Molière... et à rajouter un scalp de *Malade* de plus à votre ceinture.

On vous signale comme ça, en terminant, que les Belles Soirées de l'Université de Montréal offrent trois conférences sur Molière. Dès lundi, de 19h30 à 21h30, Jeanne Bovet tracera le portrait et l'itinéraire du grand dramaturge puis, le 23, Guy Marchand s'attardera sur la collaboration de Molière avec Lulli et Marc-Antoine Charpentier et enfin, le 30, Marquis Fortin — qui signe d'ailleurs un texte sur le même sujet dans le programme du *Malade imaginaire* — parlera de la médecine au

temps de Molière. Le tout se passe au pavillon 3200, rue Jean-Brillant.

Le Devoir

LE MALADE IMAGINAIRE

Mise en scène: Carl Béchard. Musique: Carol Bergeron. Chorégraphies: Louise Lussier. Avec Alain Zouvi, Pascale Montpetit et plusieurs autres. Au TNM du 17 janvier au 11 février et au Théâtre français du CNA du 20 au 29 avril.

FERDYDURKE

De Witold Gombrowicz

17 janvier au 4 février 20h

Adaptation et mise en scène

Carmen Jolin

Avec

François Trudel

Jean Turcotte

Vincent Magnat

Frédéric Lavallée

Claire Gagnon

Bernard Carez

Anouk Simard

Éclairages

David Perreault Ninacs

Carmen Jolin traque la

ferdydurke de Gombrowicz. [...] lecture enlevante et judicieuse

[...] rigoureuse mise en place. Évoluant avec un dynamisme rare [...] les acteurs sont grandement responsables de l'avancée implacable du spectacle

Christian St-Pierre, VOIR

Ce *Ferdydurke* est achevé et jouissif. Les interprètes ne se ménagent pas [...] l'essentiel du propos, à savoir l'artificialité de l'être humain, sa dépendance à des cadres préétablis et sa difficulté à se réaliser, est fort bien véhiculé par le spectacle.

Ève Dumas, La Presse

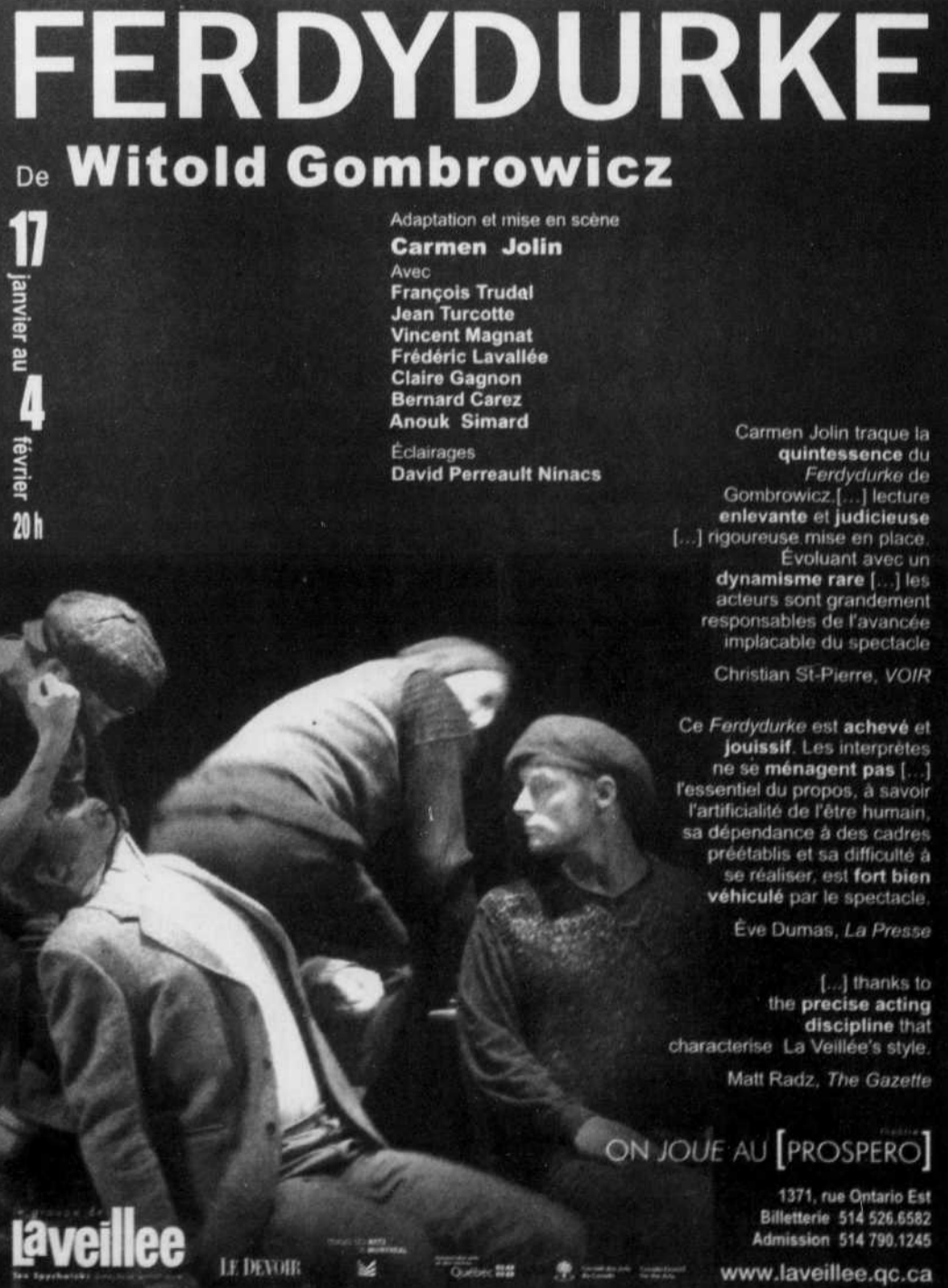
[...] thanks to the precise acting discipline that characterise La Veillée's style.

Matt Radz, The Gazette

ON JOUE AU [PROSPERO]

1371, rue Ontario Est
Billetterie 514 526.5582
Admission 514 790.1245

www.laveillee.qc.ca



La Nouvelle télé communautaire de Montréal (NTCM) s'installe à Espace Libre pour six soirées EXCEPTIONNELLES

Vous avez aimé la fameuse émission SOIRÉE CANADIENNE ?

Eh bien, Pépé et Rocco vous invitent à renouer avec une tradition bien québécoise, revue par trois fantastiques animateurs issus des communautés culturelles de Montréal.

13 et 14 janvier à 20 h 30 :

Pleins feux sur...
HAÏTI

LUCIEN DIDIER
ET CADET ANGELO
RÉALISATEURS-COORD.

17 et 18 janvier à 20 h 30 :

Pleins feux sur...
le VIETNAM

HUY PHONG DOAN
RÉALISATEUR-COORD.

20 et 21 janvier à 20 h 30 :

Pleins feux sur...
la BULGARIE

PETER BATAKLIIEV
RÉALISATEUR-COORD.

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

Venez swingner
en notre compagnie!!!Oui, c'est la fête
au NTE!le nouveau théâtre
NTE
experimental
www.nte.qc.ca

A ESPACE LIBRE

1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC

ENTRÉE : 21\$ RÉSERVATION : [514] 521-4191

RESTAURANT
L'Armoricain
LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE

Le retour de Godot

La Bordée amorce les célébrations du centième anniversaire de Beckett en montant son texte le plus célèbre

PATRICK CAUX

Québec — Afin de célébrer le centenaire de la naissance de Beckett, le Théâtre de la Bordée amorcera l'année 2006 en présentant *En attendant Godot*. Depuis plus de cinquante ans, cette comédie traitant de l'impossibilité de la solitude et de la vacuité de l'existence fascine les publics du monde entier.

Le désir de présenter *En attendant Godot* au public de Québec habite Jacques Leblanc, le directeur artistique de La Bordée, depuis plusieurs années. «C'est une pièce que je trimbale dans mes bagages depuis longtemps, précisée-t-il. Elle est à la fois drôle, profonde et complexe. À Québec, la dernière mouture professionnelle de Godot remonte à plus de trente ans. Il était grand temps que Vladimir et Estragon foulent de nouveau les planches de la capitale.»

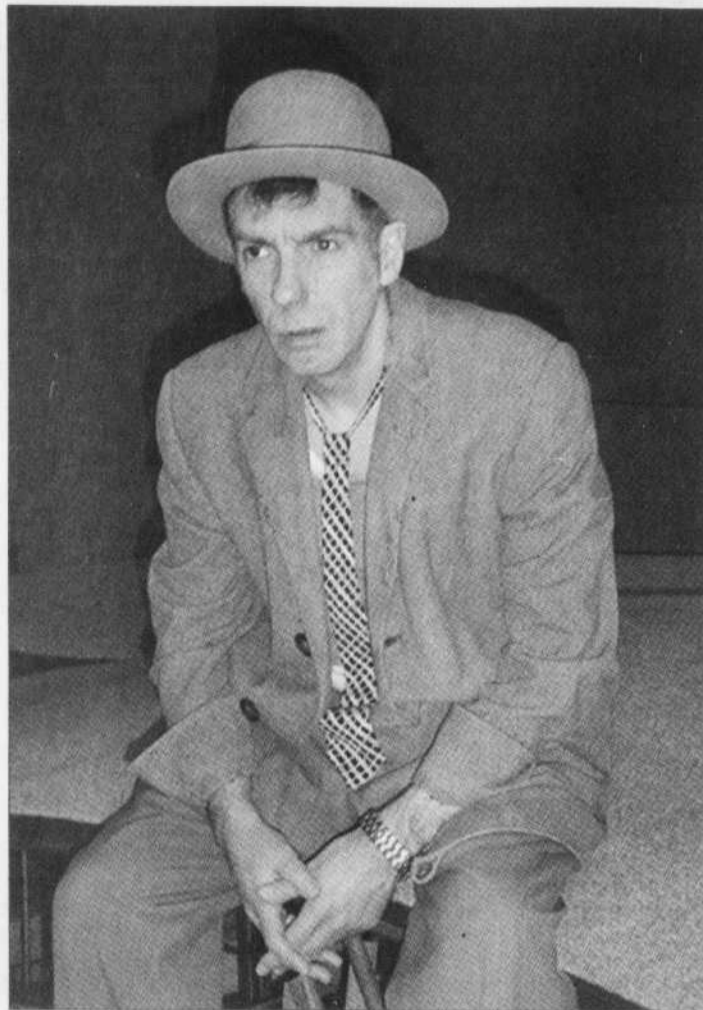
L'essentiel...

À sa création à Paris en 1953, le texte est acclamé par une classe intellectuelle avide de nouveauté. Il dérange par contre le grand public, qui y perd ses repères dramatiques et se sent désemparé par les questions sans réponse que pose le texte. L'action est pourtant simple: sous un arbre sans feuilles à une croisée de chemins, deux clochards, Vladimir et Estragon, vivent de nombreuses aventures en attendant en vain un certain Godot qui doit changer le cours de leur existence.

De son vivant, Beckett a toujours refusé d'expliquer son œuvre. Du mystère de l'auteur est apparue une myriade de théories gravitant autour de la condition humaine et de l'absurdité de l'existence. «Pour moi, commente Leblanc, malgré toute la profondeur de sa pièce, Beckett a écrit avant toute chose une comédie. Il était friand des frères Marx et de Buster Keaton. Il a intégré dans sa pièce plusieurs scènes de slapsticks reflétant cet amour pour les comiques américains. C'est de cette façon qu'il faut aborder Godot. Si on joue en insistant sur la solitude, sur l'inutilité de la vie, sur la mort qui mène au néant, ça serait d'une lourdeur sans nom et on passerait à côté de l'essentiel. On oriente tout notre travail pour jouer la comédie écrite par Beckett. Les autres niveaux de lecture sont aussi très importants, mais je pense qu'ils appartiennent aux spectateurs.»

À la mise en scène, Lorraine Côté a choisi une distribution à toute épreuve afin d'aborder ce texte ardu. Avec Jack Robitaille dans le rôle de Vladimir, Jacques Leblanc en Estragon, Hugues Frenette en Lucky et Denise Gagnon en Pozo, les mots du dramaturge irlandais seront défendus par des comédiens talentueux.

La décision inusitée de confier le rôle de Pozo à une femme a de quoi surprendre. «Pour Lorraine



Jacques Leblanc en Estragon

SOURCE THÉÂTRE DE LA BORDEE

Côté, explique Leblanc, le personnage de Pozo est très ambigu. Il semble venir d'une autre époque, un rescapé de l'Ancien Régime. Malgré la cruauté du personnage, il évoque une sorte de préciosité presque féminine. Lorraine n'a pas décidé de féminiser le rôle: Pozo est toujours un homme. Mais le faire jouer par une femme ajoute à son côté trouble.»

Pour composer les caractères et la gestuelle des personnages, l'équipe a organisé des ateliers de clown avec Marc Doré. Ces laboratoires ont permis aux comédiens de trouver l'essence de leurs personnages. Avec ces matériaux de base en main, ils ont ensuite pu construire les couches subéquivalentes de jeu.

Du côté de la scénographie, la version présentée à La Bordée se permettra quelques libertés. La rumeur veut pourtant que Beckett ait systématiquement refusé d'accorder les droits à qui ne représentait pas son univers intégralement. «J'avais déjà entendu parler de ça, répond le directeur artistique. On m'avait aussi dit que Beckett tenait mor-

dicus à ce que le duo principal porte des chapeaux melons. Pourtant, lorsqu'on a négocié les droits, on ne nous a imposé aucune condition. De deux choses l'une, ou bien l'intransigeance de Beckett est un mythe ou bien les ayants droit sont plus souples que l'auteur.»

Si l'équipe s'est permis de modifier la scénographie, elle respecte intégralement la mécanique du texte

texte dans son intégralité afin de transmettre au spectateur toute sa saveur et l'intelligence de l'auteur.»

Après une première moitié de saison qui a eu un peu de mal à démarrer dans la Vieille Capitale, la programmation de cette œuvre phare de la dramaturgie du XX^e siècle a de quoi réjouir les amateurs. Grâce à l'équipe de grande qualité réunie pour monter ce spectacle, la présentation d'*En attendant Godot* à La Bordée s'annonce comme un événement à ne pas manquer.

Collaborateur du Devoir

DANSE

Après la ligne, le réseau

En Belgique, l'heure est aux réseaux qui croisent institutions et individus. Rencontres et échanges développent des actions communes. À Bruxelles, la cohérence de ces pratiques en danse apparaît au cœur d'une convergence dont la mondialisation n'est pas le moteur unique. On y entend décloisonner un tout petit marché, si productif d'un art qui présente une vitrine multiforme, vivante et performante sur bien des aspects.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le Québec se soucie-t-il encore de la francophonie? Du côté de la Belgique, on déplore que la francophonie ne soit plus une valeur de solidarité et que le Québec «se continentalise». Malgré les relations bilatérales de la Communauté française de Belgique et du Québec, les artistes circulent moins: «Cette année, à la [québécoise] Bourse Rideau, nous n'avons rien. Est-ce parce que nous n'avons pas de spectacles différents à proposer? Ou parce que l'organisation financière est trop lourde?» se demande Christine Guillaume, directrice générale à la culture. Le développement de nos échanges n'est pas à la mesure des attentes.»

La renommée, justifiée, de la danse flamande éclipe-t-elle ce qui se passe ailleurs en Belgique? En danse, l'opposition Wallonie-Flandre paraît plus politique qu'artistique. D'un point de vue esthétique, la danse est devenue largement internationale. Il est vrai que les Flamands y ont donné le ton, même s'ils ne sont pas les seuls.

On distinguera bien le travail des compagnies relativement à leur âge, leur dimension, leurs tournées, leur organisation financière, leur expertise générale dans l'audace innovatrice. Mais, vu de l'extérieur, il est moins évident d'y opposer les esthétiques locales. Elles semblent issues d'un moule commun, repérable à la qualité du mouvement dansé, à la précision artistique, à la profondeur méditative, aux préoccupations sociales et relationnelles, aux métissages culturels, disciplinaires, ethniques et générationnels.

Identité de la Communauté française

Il faut être attentif, passé une certaine harmonie, séduisante dans les créations, pour distinguer un formalisme plastique organisateur, dans les grandes et moyennes compagnies établies, comme celles de Pierre Droulers, de Thierry Smits, de José Besprosvany, de Joanne Leighton, de Mossoux-Bonté. En Flandre, les gestuelles sont plus individualisées encore, voire transgressives.

Pourtant, il n'y avait guère de redondance, dans les dix-huit pièces présentées à Objectifs Danse 3, une plateforme professionnelle qui s'est tenue du 16 au 18 décembre. On est passé d'un art conceptuel organique aux images scéniques à caractère onirique. Dans l'intervalle, on retrouvait ce que, au début FIND montréalais, on appelait la nouvelle danse, désormais rattachable au répertoire classé.

Quant à Michèle Anne De Mey, elle est toujours cette merveilleuse

artiste dont la danse, même dans la plus simple expression, livre une émotion inouïe: histoire personnelle affleurante, aperçus d'art ancien, méditation sur la famille, l'individu, le couple et sur le passage du temps. Beauté absolue et, répétons-le, beauté transparente toujours réinventée et renouée du mouvement tenu, réverbérant les états d'âme.

De même, Karine Ponties et Fatou Traoré ont accroché le regard québécois, par ce que le même FIND désignait comme un «laboratoire» à la fin de son exercice. Chez Ponties et Traoré, il s'agit d'expérimentation inédite, mettant en scène un corps partiel et explosé dans un lien non démarqué avec les arts graphiques pour l'une, plastiques pour la seconde.

Une émulation participative

D'autres compagnies, émergentes ou non, œuvrent à l'ombre des nouveaux espaces, architecturés de manière spectaculaire — Raffinerie de Bruxelles, Ecuries de Charleroi, Halles de Schaerbeek, par exemple —, auxquels cette danse s'identifie. La symbiose des productions d'art doit sans doute une part de solidarité efficace au passé industriel, qui a laissé sa marque dans les lieux alternatifs, reconvertis en centres dévolus aux arts de la scène. D'emblée, une empreinte d'humanité se pose sur les pratiques exploratoires en danse.

Ceci dispose naturellement cette danse à se développer tant du côté de la dramaturgie que du côté de la scénographie, car elle se veut un art rassembleur. Le chorégraphe Matteo Moles parle de «poésie» chorégraphique, livrée intentionnellement au public. Associant directement ce public, Stefan Dreher exprime en scène la peur que chacun a de l'autre avec un naturel désarmant et juste.

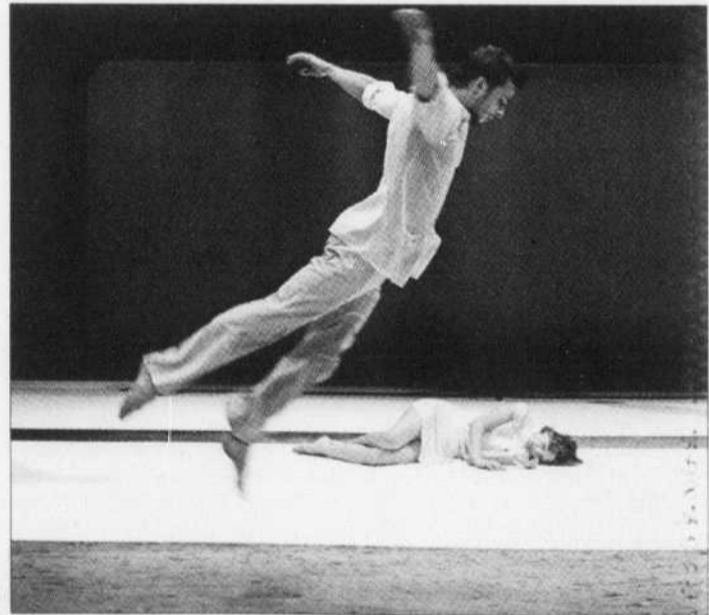
L'idée de communauté, capable en outre de s'ouvrir à demain, rayonne. Ainsi, un environnement large, favorable à la danse, y a fait son chemin. C'est au point qu'une «constellation artistique» a été mise en place à Charleroi/Danses cet automne. «un quatuor de direction», après que son directeur Frédéric Flamand fut parti diriger le Ballet national de Marseille. Michèle Anne De Mey, Pierre Droulers, Thierry De Mey, trois chorégraphes majeurs de la Communauté française, se partagent avec Vincent Thirion, chacun avec une souveraineté propre, le défi de mettre en place et d'animer ce projet fédérateur, interdisciplinaire, en mouvement.

Vincent Thirion explique: «On a voulu associer les artistes au sein de la plus importante institution au sein de la Communauté française. Un dialogue permanent s'institue ainsi avec le ministère sur l'ensemble des sujets que représente la direction du Centre chorégraphique, les axes à prendre et les enjeux.» Ainsi, environ deux cents personnes seront en lien à l'occasion d'une résidence qui associe deux artistes en 2006, Olga de Soto et Johanne Saunier. «C'est un accompagnement global qui est offert», dit Thirion.

Même réseau en expansion du côté de Philippe Grombeér qui, sur dix-huit ans, a mené à terme le projet de transformer les immenses Halles de Schaerbeek en espace pour la scène. Il poursuit l'aventure à Avignon, au Théâtre des Doms acquis par la Communauté Wallonie-Bruxelles. La culture va ainsi de l'avant, avec l'expansion géographique dont cette génération a d'abord rêvé, mais qu'elle structure désormais avec une synergie soutenue et très dynamique.

Collaboratrice du Devoir

Guylaine Massoutre était l'invitée d'Objectifs Danse 3, une plateforme organisée par le ministère de la Culture de la Communauté française de Belgique, le Commissariat général aux relations internationales et l'Agence Wallonie-Bruxelles Théâtre/Danse, à Bruxelles et Charleroi.



HERMAN SORGELOOS / AFP

Utopie, une chorégraphie de Michèle Anne De Mey.

RENCONTRES INTERCULTURELLES 2006 13^e ÉDITION

Osmoses

danse • théâtre • musique • poésie • expositions

18 janvier au 8 mars 2006
Lancement / Vernissage mercredi 18 janvier, 17 h

Espace Aline Lefebvre

5 février, 19 h 30 MÉMOIRE DE CHINE Théâtre/musique	13 février, 19 h 30 DÉCHIRURES ET PAIX Récital littéraire et danse Table ronde: Osmoses	24 février, 20 h TRIVIUM EXPRESS Danse/musique
---	--	--

ALCHIMIE DU VOIR Frank Chatet Peintures Hall	UNI-VERS Pierre Martin dit «Légende» Graffiti Salle Cusseau	FRAGMENTS ERRATIQUES Kathleen Verrel Sculptures transport nord de l'Église	28 ANNIVERSAIRES Marie-Andrée Houde Installation photos Salle Sawyer
---	--	---	---

Expositions: mardi au samedi, 12 h à 18 h; dans l'église, 10 h à 11 h 30 / 13 h à 16 h.

LE DEVOIR gesu CENTRE DE CREATIVITE www.gesu.net

Lieu de diffusion et de création pluridisciplinaire
1200, rue de Bleury, Montréal Place-des-Arts T: (514) 861-4378 info@gesu.net

11 danseurs triés sur le volet, le haute-contre Daniel Taylor et le Theatre of Early Music réunis autour d'un programme triple signé James Kudelka.

Danseurs: Anik Bissonnette, Marc Boivin, Andrea Boardman, Bill Coleman, Andrew Giday, Sasha Ivanochko, Sylvain Lafortune, Laurence Lemieux, Anne Plamondon, Victor Quijida, Mario Radacovsky, Musiciens: Sylvain Bergeron, Adrian Butterfield, Christopher Jackson, Nicholas Lessard, Myron Lutke, Hélène Plouffe

DANSE D DANSE

saison 2005-6 présente

Coleman Lemieux & Compagnie

Fifteen Heterosexual Duets
Soudain, l'hiver dernier
"It is as it was"

19, 20, 21 jan. 2006 - 20 h
supplémentaire 18 jan.

Salle Pierre-Mercure
CENTRE PIERRE-MERCURE
300, boulevard Maisonneuve Est

(514) 987-6919 - Admission (514) 790-1245
www.dansedanse.net

18 AU 21 + 26 AU 28 JANVIER 20 H

SYSTÈME D
DOMINIQUE PORTE
EXIT

INTERPRÈTES: JEAN-FRANÇOIS DEZIEL, SARA HANLEY, BERNARD MARTIN, DOMINIQUE PORTE
MUSICIENS: PHILIP HORNSEY, PAMELA REIMER
COLLABORATEURS: JEAN JAUVIN, JONATHAN INKSETTER, VÉRONIQUE LACROIX, VANDAL
COMPOSITEURS: JAMES HARLEY, NICOLAS GILBERT, MICHAEL OESTERLE, HOWARD BACHAW

EXIT EST UNE CO-PRODUCTION DE SYSTÈME DOMINIQUE PORTE, DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE L'ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, VÉRONIQUE LACROIX, DIRECTRICE ARTISTIQUE.

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Cinq compositeurs à découvrir

Le grand acquis du disque compact en matière de musique classique a été de révéler aux mélomanes quantité de compositeurs dont les noms étaient surtout confinés aux encyclopédies.

CHRISTOPHE HUSS

Le XX^e siècle est un pourvoyeur important de musiques à découvrir. Le *Concerto pour violon* du Portugais Freitas Branco ressuscité par XXI Productions en a été un exemple très éloquent en 2005. Pour prolonger ces émotions, voici, picorées parmi quelques parutions récentes, cinq idées de découvertes intéressantes.

Georges Auric: *Phèdre, Le Peintre et son modèle*. Timpani IC 1090 (distr. Pelléas)

Le nom de Georges Auric (1899-1983) est connu à divers titres. D'abord en tant que membre du fameux Groupe des six (Honegger, Milhaud, Poulenc, Auric, Durey, Tailleferre). Ensuite comme compositeur de musique de films, dont plusieurs de Cocteau et *Moulin Rouge*, de John Huston en 1952. Dès le début de sa carrière, Auric composa de nombreux ballets pour Diaghilev et ses Ballets russes, dont *Les Fâcheux* d'après Molière (1924).

Le Peintre et son modèle ainsi que *Phèdre*, partitions ultérieures, créées en 1949 et 1950, sont des ballets tragiques. Le «gros morceau» du programme est *Phèdre*, tragédie chorégraphique en un acte sur un argument de Jean Cocteau, sublime partition de 41 minutes, enregistrée ici pour la première fois dans son intégralité (Georges Tzipine en avait gravé la suite en 1953 pour Pathé).

Dans son œuvre de réhabilitation du répertoire français, Timpani a confié le projet à Arturo Tamayo et à l'Orchestre philharmonique de Luxembourg, des valeurs sûres. On est ébahi par l'écoute d'une partition éloquente et brûlante qui se range dignement dans la lignée de *Daphnis et Chloé* (Ravel, 1912) et *Bacchus et Ariane* (Roussel, 1931).

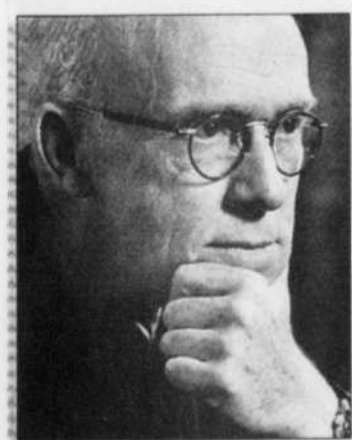
Karl Weigl: *Symphonie n° 6*. Old Vienna. Bis CD-1167 (distr. SRI)

Quelle est la destinée de la grande musique symphonique germanique après Mahler et Strauss? Cette question trouve des réponses dans le précieux ouvrage d'Amaury du Closel, *Les Voix étouffées du III^e Reich* (Actes Sud). Depuis quelques années, cette musique dite «dégénérée» refait surface. De Karl Weigl (1881-1949), l'étiquette Bis avait déjà publié la fascinante *Symphonie apocalyptique* (n° 5). Le chef Thomas Sanderling poursuit ici son périple musical.

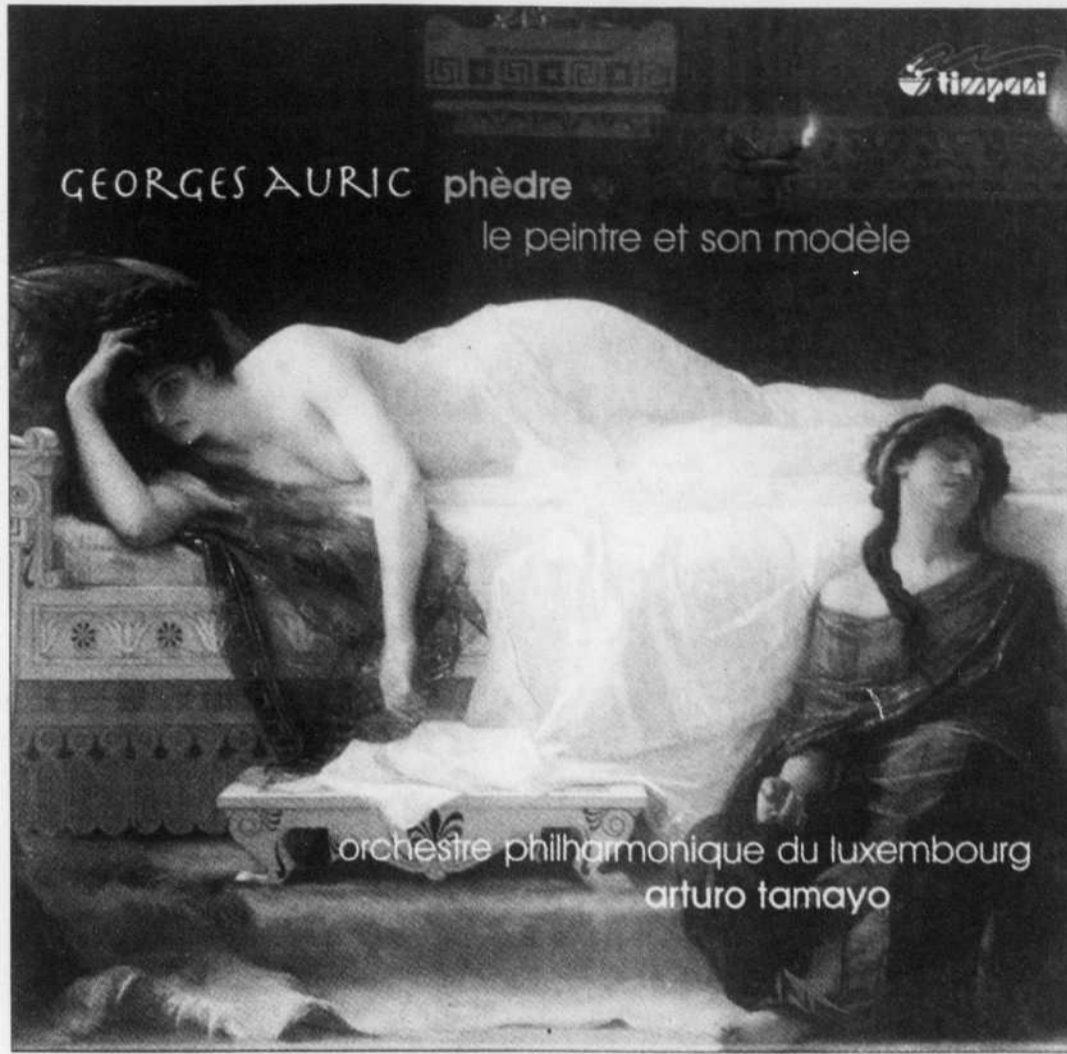
Lorsque Weigl dut s'enfuir pour les États-Unis, en 1938, il emmena dans ses bagages une lettre de Schoenberg: «J'ai toujours considéré le Dr Weigl comme l'un des meilleurs compositeurs de la vieille école; l'un de ceux qui ont continué la brillante tradition viennoise.» C'est ce qu'on entend dans cette chaleureuse et parfois tortueuse symphonie en quatre mouvements de quarante minutes, écrite en 1946 et jamais exécutée jusqu'à ce précieux enregistrement, mis sur le marché mardi prochain.

Bohuslav Martinu: *Quatuors à cordes n° 2, 4 et 5*. Praga PRD 250 205 (distr. SRI).

Le nom du compositeur tchèque francophile est assuré-



Walter Braunfels



GEORGES AURIC *phèdre*
le peintre et son modèle

orchestre philharmonique du luxembourg
arturo tamayo

ment plus connu que sa musique. La prolixité de Martinu lui a finalement nuï: comment séparer compositions alimentaires et œuvres majeures? Ce n'est pas toujours évident, mais le quatuor à cordes a été assurément un véhicule expressif important pour Martinu, qui lui a confié ses élans, ses doutes et ses tensions. Au moment où Weigl embarquait pour New York (1938), Martinu concentrait ses angoisses dans le poignant 5^e *Quatuor*, et notamment un adagio (page 9) qui vous glacera le sang. Tout n'est pas toujours facile dans l'approche de ce disque, mais, servie par le brillant Quatuor Kocian, cette musique s'approprie petit à petit et vous habitiera longtemps (parution: mardi 10 janvier).

Sergeï Taneïev: *Quintette avec piano. Trio avec piano*. DG 477 5419.

Paru cet automne, ce disque, qui regroupe Mikhaïl Pletnev, Vadim Repin, Ilya Gringolts, Nobuo Imai et Lynn Harrell, fleurit bon le Festival de Verbier, en Suisse, où les grands solistes de ce monde viennent se rencontrer pour faire de la musique en commun. C'est ici pour la bonne cause: la redécouverte d'un compositeur russe important, élève et successeur de Tchaïkovski au Conservatoire de Moscou, où il

enseigna à Scriabine et à Rachmaninov. C'est très précisément ce chaînon manquant entre Tchaïkovski et Rachmaninov que

CONSERVATOIRE

> d'art dramatique de Montréal

Demande d'admission
Année scolaire 2006-2007

Date limite
6 février 2006

Pour être admises, les personnes sélectionnées à la suite des auditions devront être titulaires d'un diplôme d'études collégiales.

Pour information :
4750, avenue Henri-Julien, 3^e étage
Montréal (Québec) H2T 2C8
Tél. : (514) 873-4283 poste 236
cadm@mcc.gouv.qc.ca

www.conservatoire.gouv.qc.ca/cadm



Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

l'on découvre en écoutant notamment un somptueux et enflammé *Quintette avec piano*, caractéristique du langage musical de ce «Brahms russe».

Walter Braunfels: *Phantastische Erscheinungen eines Themas von Hector Berlioz. Sérénade op. 20*. CPO 999 882-2 (distr. Naxos)

Paru en novembre au Canada, ce CD célèbre un compositeur (1882-1954) qui fait aussi partie des «dégénérés» honnis par les nazis. Braunfels se montre pourtant digne de la grande tradition de la maîtrise formelle à travers l'art de la variation, incarné par Brahms et cultivé par Reger. La «Chanson de la puce» de la *Damnation de Faust* de Berlioz, fait ici, trois quarts d'heure durant, des «apparitions fantastiques» sous la plume d'un maître orchestrateur. Composée entre 1914 et 1917 et créée en 1920, cette partition repose sur douze apparitions de ce thème. La plus

belle est sans doute la sixième, qui baigne dans un climat *Roméo et Juliette* incluant la ponctuation du début de la partition du même nom de Tchaïkovski et les moiteurs de la «scène d'amour» du *Roméo et Juliette* de Berlioz, tout en débouchant sur Wagner puis Strauss. Ce disque inattendu et captivant fera les délices des amateurs de post-romantisme symphonique.

Collaborateur du Devoir



THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

LE MALADE IMAGINAIRE



DE MOLIÈRE MISE EN SCÈNE DE CARL BÉCHARD
+++++ AVEC ALAIN ZOUVI + PASCALE MONTPETIT +++++
MARIE-EVE BEAULIEU + MELANIE BELAIR + CAROL BERGERON + GARY BOUDREAU
+++++ MATHIEU CAMPEAU + ALEXANDRE CASTONGUAY + PIERRE CHAGNON +++++
+++++ GUILLAUME CHAMPOUX + PATRICE COQUEREAU + BENOÎT DAGENAIS +++++
BÉNÉDICTE DÉCARY + GÉRARD POIRIER + MONIQUE SPAZIANI + MELANIE VALGÉRIE
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE CLAUDE LYNEURIEUX DÉCOR GÉNÉRALISME COSTUMES MARIO BÉNEVAL
ÉCLAIRAGE MARTIN LABRECQUE MUSIQUE CAROL BERGERON CHORÉGRAPHIE LOUISE LEBLANC ACCÉSSIBILITÉ
NORMAND BLAIS CONCEPTION DES MAQUILLAGES JACQUES-LES PELLÉTIER COIFFURES ET PERRUQUES LOUIS BOND

DÈS LE 17 JANVIER + 514.866.8668 + WWW.TNM.QC.CA

+++++ TARIFS 25 ANS & MOINS ET FORAITS FAMILLE DISPONIBLES +++++

Partners: SRI, National Media Alliance, GazMétro



D'APRÈS UN TEXTE DE LOUISE DURE
MIS EN SCÈNE PAR BRIGITTE HAENTJENS
17 AU 28 JANVIER 006
À L'USINE 0

TOUT COMME ELLE

AVEC CATHERINE ALLARD, PAULE BALLARGEON, JOSÉE BEAULIEU, CATHERINE BÉGIN, ANNE BERTHAUME, CÉLINE BONNIER, DENISE BOULANGER, MARIE BOULANGER, LEA-MARIE CANTIN, FRANCE CASTEL, LISE CASTONGUAY, ANNE CASABONNE, GÉRALDINE CHARBONNEAU, AMÉLIE CHÉRIER, SOULIÈRES, NATHALIE CLAUDE, LOUISE DE BEAUMONT, ÉVELYNE DE LA CHENELÈRE, MAUD DESROSIÈRES, CATHERINE DE BEVE, SYLVIE FERLATTE, NATHALIE GADOUAS, NATHALIE GASCON, MONIQUE GOSSÉLIN, FRANÇOISE GRATON, MYRIAM HOULE, RENÉE HOULE, ÉMILIE LAFORÊST, MARTINE LALIBERTÉ, MARIE-FRANCE LAMBERT, GÉNÈVÈVE LANGLOIS, LOUISE LATRAYER, ANNE LE BEAU, MYRIAM LE BLANC, NICOLE LEBLANC, DOMINIQUE LEDUC, NANCY LEDUC, VALÉRIE LE MAIRE, SUZANNE LEMOINE, MARIE-JOSÉE NORMAND, LÉA PARKER, LEA-MARIE CANTIN, LINDA FABRI, MICHELLE ROSSIGNOL, CATHERINE SÉNART, JANNIE SUTTO, ISABELLE ROY, AUDREY TALBOT, GISELE TREWNIER, ET ANNE-MARIE WHITE, ET LES CONCEPTEURS, COLETTE DROUIN, JULIE CHARLAND, YSO, BERNARD FALAISE, CLAUDE COURNOYER ET ANGELO BARSETTI

Billetterie :
Usine C 514.521.4493
1345 avenue Lalonde
www.sibyllines.com
UNE CRÉATION DE SIBYLLINES
EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C

SIBYLLINES THEATRE DE CRÉATION USINE C

photo : sepp berens

CURIIEUX?

CAHIER SPÉCIAL [SAMEDI 21 JANVIER]

RENTRÉE CULTURELLE



• On n'est jamais trop curieux •

DE VISU



GALERIE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

Night Gathering, 2005, d'Ed Pien

« Revenants » de l'exposition

La charge poétique des déroutants dessins d'Ed Pien secoue et décoiffe en mettant en jeu des peurs, des désirs, des perturbations et des transgressions

ED PIEN

Galerie Pierre-François Ouellette
Art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 216
De 12h à 17h jusqu'au 21 janvier
Renseignements: 395-6032

RENÉ VIAU

Dessinatrice-née, Ed Pien trace des figures hybrides. Curatif, hallucinatoire, convulsif, le trait se cerce pour inscrire et animer, entre rêve et cauchemar, un théâtre de personnages. Ces derniers s'alignent et se métamorphosent en des alliages proches du conte et de la fable. Chat et dé-

mon, garçon et renard, suggestions d'amibes étranges, de figures mutantes, ces créatures se lovent, luttent, s'aspirent, se superposent tels d'étranges caractères cunéiformes à visages mi-humains. Nerveux, les dessins composent une frise qui parcourt, linéaire, les murs de la galerie. Ils courent et célèbrent ailleurs le croisement d'un profil humain et d'un corbeau, de pieuvres étalant leurs tentacules d'encre, de démons-oiseaux à l'envol inquiétant. Ces créatures, mi-bêtes mi-humaines, forment des couples s'interpénétrant d'un délire de lignes et de hachures en accroissements, ensermées dans leur réseau de lierres graphiques. Parfois les lignes sont effacées. L'artiste les a masquées pour reprendre à côté

son ouvrage en scandant et en superposant le trait, créant de la sorte une vibration stridente. Ces dessins s'accumulent, se répètent en autant de conjurations. Ce qui est en jeu, ce sont des peurs, des désirs, des perturbations, des transgressions.

Voyage insolite

Déjà étonnante par ces dessins à la fois vigoureux et délicats, l'exposition fait apparaître sur le mur un papier découpé sombre de grande dimension qui libère également ses monstres. Les entrelacs de branches d'arbre en dentelles se morcellent pour construire une ensercelante cathédrale. Des silhouettes humaines sont perchées aux branches. Leur présence dans cette œuvre intitulée *Night Gathering* évoque *Les Misères de la guerre* de Callot et certains *Caprices* de Goya.

Derrière cet écran mural de dentelle noire de papier, l'artiste, pour une installation intitulée *The Promise of Solitude*, déroule des tambours, des tours de papier. Cette matière devient la paroi d'un labyrinthe de couleur. Le spectateur est invité à pénétrer cette coque géante. Il s'y abandonne comme pour un voyage insolite en s'embarquant vers une structure lumineuse rouge qui en marque le cœur. L'imagination traduit des visions mystérieuses où la fantasmagorie se donne libre cours. Sur le sol, une image vidéo est projetée dans un oculus. Sous nos pieds, une femme

est en train de tourner. Nue, elle danse de façon rituelle. Elle nous saisit dans toute sa dimension jubilatoire. Cette créature envoûtante, est-ce donc une elfe?

Le visiteur se sent happé et submergé d'une atmosphère onirique dérangeante proche de celle de certains chefs-d'œuvre du cinéma japonais

Une chimère? Une ermite? Une fée ou une sorcière?

Peurs enfantines et pensée magique conjuguées, il y a bien quelque chose de fantomatique ici. Les références et les suggestions — Pien associe cette chamaniste créature à un avatar de Marie-Madeleine — se bousculent, déroutantes. Le visiteur se sent happé et submergé d'une atmosphère onirique dérangeante proche de celle de certains chefs-d'œuvre du cinéma japonais, tandis que la sensualité de ces couleurs, de ces ombres projetées, de ces superpositions le saisit sur un mode excessivement baroque. Tant dans le registre du grotesque que dans celui du somptueux, la charge poétique secoue et décoiffe. L'appel et la métaphore du voyage, du dépaysement, atteignent la cible. Ce sens de l'extravagance et de l'accumulation évocatrice nous entraîne bien loin des attitudes, voire des poncifs en cours. Vraiment, cette exposition n'est pas banale. Devant tant de merveilles, il est même permis de conclure qu'Ed Pien — révélée notamment lors de la Biennale de Montréal 2002 — peut encore nous réserver bien d'autres surprises.

Collaborateur du Devoir

Antoine Plamondon, peintre à succès

ANTOINE PLAMONDON (1804-1895)

JALONS D'UN PARCOURS ARTISTIQUE

Commissaires: John R. Porter et Mario Béland
Musée des beaux-arts du Québec
Québec
Jusqu'au 9 avril

PAUL BENNETT

À l'occasion du 200^e anniversaire de naissance du peintre Antoine Plamondon, le musée des Plaines, à Québec, présente avec quelques mois de décalage la première exposition monographique consacrée à cette figure importante de la peinture québécoise au XIX^e siècle, qui doit surtout sa renommée au portrait ainsi qu'à ses talents de copiste.

Le musée de Québec, qui possède une quarantaine d'œuvres de Plamondon, a réussi à obtenir pour cette exposition plusieurs pièces inédites, une douzaine de tableaux récemment restaurés et quelques œuvres phares rarement montrées au Québec, dont le portrait de *Zacharie Vincent* ainsi que la fameuse *Chasse aux tourtes*, cette icône de la peinture canadienne appartenant au Musée des beaux-arts de l'Ontario.

Les deux commissaires, le directeur du musée John R. Porter et le conservateur de l'art ancien Mario Béland, ont choisi de présenter de façon claire et accessible les principales étapes de la longue carrière de Plamondon, à Québec puis à Neuville, ainsi que les différentes facettes de sa production.

Bien sûr, le portrait, qui assura au peintre un succès durable, domine largement, ce qui peut rendre le parcours de l'exposition monotone au goût de certains. Si la recette picturale et la maîtrise technique évoluent tout au long de la carrière du peintre, il n'en reste pas moins que cette galerie de figures austères de la haute bourgeoisie peut finir par lasser.

Les commissaires rappellent que, dès son retour d'un séjour d'études à Paris en 1830, Antoine Plamondon acquiert une solide réputation de portraitiste et cherche par tous les moyens, y compris ses contacts dans la presse de l'époque, à monopoliser la clientèle des riches familles bourgeoises. Et gare à ceux qui tentent de se mettre en travers de son chemin: de tempérament belliqueux et envious à l'extrême, notre peintre ne reculera devant aucune tactique pour écartier les concurrents.

Heureusement, quelques œuvres exceptionnelles viennent briser une certaine monotonie: ainsi, ces trois portraits de religieuses, qui paraissent enveloppés d'une lumière diffuse, surnaturelle. Malgré la structure pyramidale, presque géométrique, des compositions, les nuances des coloris et l'opposition des masses noire et blanche font que ces portraits, comme l'écrit Mario Béland dans le catalogue, sont «*empreints tout à la fois d'une forte présence physique et d'une intense spiritualité*».

Un hommage

Et que dire du portrait du «*dernier des Hurons*», Zacharie Vincent, acquis par lord Durham et rapatrié d'Angleterre en 1982 seulement. Plamondon ne se contente pas de peindre le portrait conventionnel d'un Amérindien, mais cherche à s'élever à un autre niveau, celui de l'allégorie romantique du «*bon sauvage*».

L'exposition comprend également quelques exemples de la peinture religieuse de Plamondon, mais on sait que celui-ci ne réalisa que quelques compositions originales puisque, peu à l'aise dans les grandes mises en scène, il perfectionna plutôt son talent de copiste.

La scène de genre et la nature morte sont bien représentées. *La Chasse aux tourtes* (1850) est devenue tellement emblématique de la peinture ancienne au Canada qu'il est inutile de s'y attarder, sinon pour remarquer que ce genre de scène «*locale*», inusité dans sa production, n'est peut-être pas aussi original qu'on pourrait le croire de prime abord. Selon Mario Béland, il n'est pas interdit de penser que cette composition ait pu être inspirée par une gravure européenne.

L'exposition se termine sur trois grandes *Natures mortes aux pommes et aux raisins*, variations sur le même thème peintes à quelques mois de distance. Très soignées, ces compositions retiennent l'attention par leur réalisme convaincant, que ce soit les reflets translucides de l'abbé du vase ou le rendu délicat des fruits et des feuilles.

Cette exposition, qui s'arrêtera au Musée McCord de Montréal en décembre prochain, ne bouleversera pas la hiérarchie des peintres contemporains de Plamondon, les Joseph Légaré, Théophile Hamel et Napoléon Bourassa, mais elle permet de rendre hommage à un artiste dont le conservatisme esthétique n'enlève rien à sa grande maîtrise technique et à sa volonté manifeste d'aller au-delà de l'anecdotique et du ressemblant.

Le Devoir



GALERIE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN

Boy with Bird, 2005, d'Ed Pien

mai

MAI (Montréal, arts interculturels)
3 680, rue Jeanne-Mance T. 514 982 3386 info@m-a-l-qc.ca www.m-a-l-qc.ca

ADELE CHONG & MAREIKE LEE (Toronto)

HUT

Du 19 janvier au 1 avril

Vernissage - Le jeudi 19 janvier, 17h30

Entrée gratuite

Conversation avec les artistes - Le samedi 21 janvier, 14h

Merci: Emploi Québec et Georges Léves, opticien.
Montréal LE DEVOIR

PAYSAGESX3, LANDSCAPESX3

12 janvier - 12 février

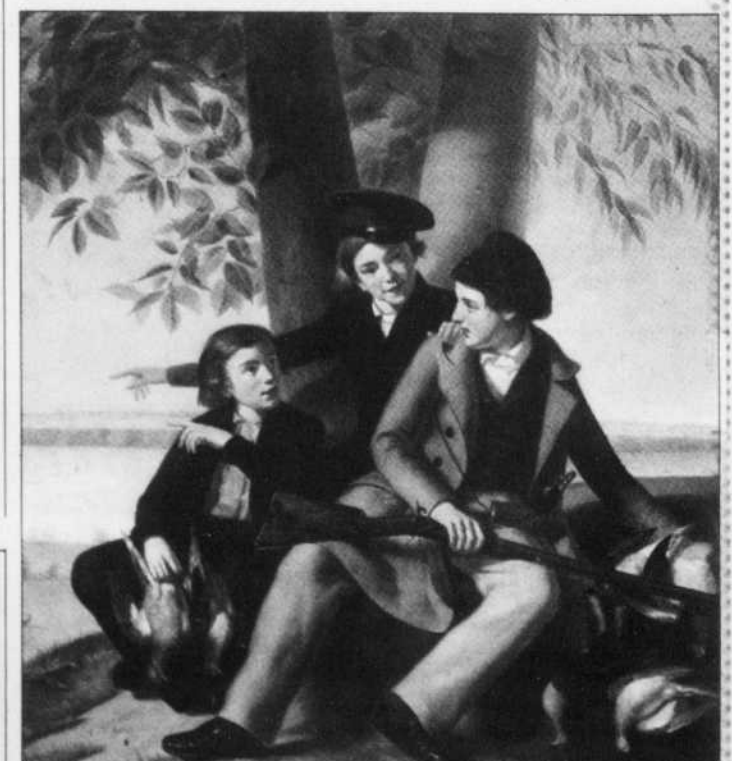
mercredi - dimanche 12h00 / 17h30

LAWRENCE BECK

MARTIN SCHOP

CLAUDE-PHILIPPE BENOIT

1-514-570-9130 • 1000 AMHERST, #103 • MONTRÉAL, (QC) • H3L 3K5

SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE L'ONTARIO, TORONTO
La Chasse aux tourtes (1850), d'Antoine Plamondon.

CÉRAMIQUE DÉCOUVERTE DE L'ARGILE EXPLORATION ET CRÉATION

Façonnage:

Murales et décors

Théières et petits objets autour du thé Boîtiers

Tournage

débutant, intermédiaire, avancé

Technologie

INSCRIPTION IMMÉDIATE

Début des cours: semaine du 23 janvier 2006



Centre de céramique Bonsecours
444, rue Saint-Gabriel
Vieux-Montréal (Québec) H2Y 2Z9
Métro: Champ-de-Mars ou Place-d'Armes

renseignements:
t: (514) 866 6581 f: (514) 866 5989
ceramique@centreceramiquebonsecours.com

Anticosti - Au repos - Auprès de mon lac - Aux aguets - Clocher caché -
Cap Tourmente (H) - Dans les joncs - Deux Totems - Grappes - Gros Bec - Huitres Malpèque - Le Clocher - **Les Aigrettes** - Les Péniches - Masques d'hiver - Les Mouches à Marier - Masques et oiseaux - **Méditerranée** - Orignal rouge - Par la fenêtre - Sur l'étang - Tête de Sanglier - Mois mondial du cœur - Poule faisane - **Trois heures du matin** - Visages cachés - Vêtheuil - Vu de chez Monet - Vu de l'île - Au repos - **Anticosti** - Auprès de mon lac - Aux aguets - Cap Tourmente (J) - Clocher caché - Dans les joncs - Deux Totems - Grappes - Gros Bec - Huitres Malpèque - Leader - **Le Lac** - Le Clocher - Les Aigrettes - Les Mouches à Marier - Masques d'hiver - **Mois mondial du cœur** - Masques et oiseaux - Les Péniches - Méditerranée - Orignal rouge - Par la fenêtre - Poule faisane - Sur l'étang - Trois heures du matin - Vêtheuil - Visages cachés - **Tête de Sanglier** - Vu de chez Monet - Vu de l'île - Anticosti - Au repos - Auprès de mon lac - Aux aguets - **Poule faisane** -

Quartier Libre

Galerie d'art

Du 18 janvier au 19 février 2006 au 4269 rue Notre-Dame Ouest à Montréal
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et le samedi et dimanche de 12h à 17h
Renseignements: (514) 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Jean Paul Riopelle
Estampes (1967-1990)

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



Cinéma

Un splendide objet

GABRIELLE

De Patrice Chéreau. Avec Isabelle Huppert, Pascal Gregory, Claudia Coli, Thierry Haneisse. Scénario: Patrice Chéreau, Anne-Louise Trividic, d'après la nouvelle *Le Retour* de Joseph Conrad. Image: Eric Gauthier. Montage: François Gedigier. Musique: Fabio Vacchi. France, 2005, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Dans les premières minutes de *Gabrielle*, neuvième long métrage de Patrice Chéreau (*La Reine Margot*, *Ceux qui m'aiment prendront le train*, *Intimacy*), Jean Hervey (Pascal Gregory), un riche notable dans le Paris du début du XX^e siècle, fait en voix hors champ cette confession au sujet de son épouse: «*Gabrielle n'est pas une femme quelconque et je l'aime comme un collectionneur chérit le plus splendide objet de sa collection.*» Quelques minutes plus tard, son monologue intérieur, qui recouvre les images de son retour à la maison après une journée de travail, est brusquement interrompu par la découverte, sur une table de sa chambre, d'une lettre de son épouse qui lui annonce qu'elle le quitte.

Un monde s'écroule et c'est sur les vestiges de ce monde que se construit le film de Chéreau. Celui-ci le partage entre les souvenirs d'un amour placide, vus en flashback, et le dialogue tendu qui se noue le même soir entre les deux époux lorsque Gabrielle (émouvante Isabelle Huppert) revient à la maison et essaie de reprendre sa place auprès de son époux. Lequel, n'ayant jamais douté de la solidité de son mariage, n'arrive plus à retrouver son innocence d'avant, volatilisée avec la lettre.

Le film qui découle de cette fracture devient dès lors aussi difficile à percer que le couple lui-



Isabelle Huppert et Pascal Gregory dans *Gabrielle*, de Patrice Chéreau.

SOURCE FILMS SEVILLE

même. Sous prétexte de nous éclairer davantage, mais visiblement plus porté par l'envie d'épaissir son mystère, Chéreau fait appel à tout un arsenal de techniques, procédés et effets, qui élèvent artificiellement la température de son huis clos. Ainsi, l'image passe indistinctement du noir et blanc à la couleur, des bouts de dialogues ou de narration apparaissent à l'écran comme les intertitres d'un film muet, la musique tellurique prend ici et là des accents de film noir, la caméra virevolte, etc.

Les plus beaux moments de son film, étonnamment, se cachent dans les replis de cette toile agitée,

dans les instants de drame dérobés au projet formalisant dans lequel Chéreau l'a embaumé. Je retiens notamment cette scène magnifique dans la salle de bains, où Isabelle Huppert monologue entre deux miroirs, celui sur le mur et celui qui sa bonne (Claudia Coli) lui renvoie.

Homme de théâtre doué pour le cinéma, ou homme de cinéma doué pour le théâtre, Chéreau ne sait quelle définition lui convient le mieux, et aucun de ses films n'exploite mieux cette belle indécision que *Gabrielle*. Sa mise en scène, souvent brutale et furieuse, anime et amplifie un dialogue qu'on croi-

rait écrit pour la scène — s'il n'était, en grande partie, extrait mot à mot de la nouvelle de Joseph Conrad dont le film est tiré. Littérature, théâtre, cinéma, voire peinture (il y a du Georges de La Tour dans cette lumière d'Eric Gauthier), *Gabrielle* est la somme ou la superposition de beaucoup de formes artistiques. Étonnamment, le résultat est une œuvre aux contours flous, aimable sans plus, comme Gabrielle (le film autant que le personnage), «splendide objet» qui préserve un peu trop jalousement son secret.

Collaborateur du Devoir

Sur les pas d'Almodóvar

TRANSAMERICA

Réalisation et scénario: Duncan Tucker. Avec Felicity Hoffman, Kevin Zegers, Fionnula Flanagan, Burt Yung, Elizabeth Pen et Graham Greene. Image: Stephen Kazmierski. Musique: David Mansfield.

ODILE TREMBLAY

Transamerica entre de plein fouet dans le nouveau courant américain qui met en scène des gays, des transsexuels, en partie pour lutter contre l'homophobie de Hollywood qui, avec *Philadelphia* et quelques autres films, avait ouvert la voie de la tolérance depuis quelques années. Il n'est pas exclu que le cinéma d'Almodóvar ait exercé également une certaine influence sur ce courant. Autant *Brokeback Mountain* d'Ang Lee que *Breakfast on Pluto* de Neil Jordan (produit aux États-Unis) témoignent de cette percée.

Transamerica, de Duncan Tucker, s'y engouffre à son tour. Tucker avait déjà réalisé en 2001 40 % *Boys to Men*, sur le thème de l'homosexualité. *Transamerica* va plus loin puisqu'il raconte l'histoire assez rocambolesque d'un transsexuel (Felicity Hoffman) en cours de métamorphose («Born Again Christian» qui plus est), lequel se découvre un fils désormais adolescent, prostitué et toxicomane. Après l'avoir sorti de prison, il l'entraînera dans un périple à travers les États-Unis, voyage initiatique qui transformera l'un et l'autre en faisant tomber le mur des préjugés.

Non, l'univers d'Almodóvar

n'est pas loin. On se rappelle l'épisode ahurissant de la nonne engrössée par un transsexuel dans *Tout sur ma mère*, qui a certainement nourri la source. Mais Duncan Tucker n'a ni l'imagerie délirante du maître espagnol ni son humour rédempteur.

N'eût été la performance de Felicity Hoffman (vraiment sensationnelle), qui offre l'improbable composition d'une femme hommasse à la fois scrupuleuse, religieuse, collet monté et lancée

dans l'aventure transsexuelle comme une balle, le film passerait presque inaperçu parmi les gros morceaux de la rentrée. L'actrice se transforme littéralement devant nos yeux. Au fil du scénario, elle devient une autre personne: elle s'ouvre au monde, affronte ses parents et son fils. Elle entre dans son personnage avec grand art et habite la gamme complète des émotions. Kevin Zegers dans la peau du bel ado dévergondé se révèle tout à fait charmant, mais sans faire d'étincelles pour autant.

Quant au reste, *Transamerica*, filmé assez platement, étire sa sauce jusqu'au bout, multiplie les scènes inutiles. Si la rencontre avec les parents, avec un Indien séduisant (Graham Greene), et la confrontation avec le fils constituent des segments dynamiques et touchants, bien des stations de ce chemin identitaire tombent à plat. *Transamerica* repose sur une prestation de jeu, une volonté de s'ouvrir à la différence, mais il n'a guère l'étoffe d'un grand film pour autant.

Le Devoir

COMPÉTITION OFFICIELLE 2005
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA DE MONTRÉAL

un film d'Alexander Sokurov
Le SOLEIL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS Ven. au jeu: 13h00 - 17h45 - 19h15
CINÉMA PARALLÈLE Ven. au jeu: 12h20 - 14h30 - 19h40 - Mar 12h20 - 14h30

PRIX AIR FRANCE
MEILLEUR FILM FRANÇAIS
FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE MONTRÉAL 2005

« Splendide drame ! » - Voir

MATHIEU DEMY LE NATACHA REGNIER
SILENCE
UN FILM DE ORSO MIRET

4^e SEMAINE! COMPLEXE DIVERTISSEMENT PARISIEN
Ven. - jeu.: 12h10 - 15h50 - 18h50 - 21h30

★★★★★

UN FORMIDABLE DUEL D'ACTEURS
DANS LE PLUS CINÉMATOGRAPHIQUE DES FILMS DE CHÉREAU.
POUR ISABELLE HUPPERT ET PASCAL GREGORY,
IL S'AGIT D'UNE RENCONTRE AU SOMMET!

MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

«UNE OEUVRE MAÎTRISÉE ET MÛRE
QUI SONNE TEL UN COUP DE TONNERRE!»

MARTIN BILODEAU, LE DEVOIR

« SUBLIME ! »
LE FILM FRANÇAIS

Isabelle Huppert Pascal Gregory
Gabrielle
un film de Patrice Chéreau

ISABELLE HUPPERT PASCAL GREGORY CLAUDIA COLI THIERRY HANEISSE CRISTIAN NEUWHY THIERRY FORTINEAU
PATRICE CHÉREAU ANNE-LOUISE TRIVIDIC ANNE-LUISE TRIVIDIC JOSEPH CONRAD THÉRIE DU « LE RETOUR » FABIO VACCHI
MONTAGE: FRANÇOIS GEDIGIER
MONTAGE SONORE: OLIVIER RADOÏ
MONTAGE VISUEL: ANNE-LOUISE TRIVIDIC
MONTAGE MUSICAL: OLIVIER RADOÏ
MONTAGE ÉCRITURE: OLIVIER RADOÏ
MONTAGE SCÉNARIO: OLIVIER RADOÏ
MONTAGE PRODUCTION: OLIVIER RADOÏ
MONTAGE DISTRIBUTION: OLIVIER RADOÏ

À L'AFFICHE!
en version originale française EX-CENTRIS Ven. au jeu: 15h00 - 17h10 - 19h00 - 21h00

À PART DES AUTRES

Un film de Marcel Siniard

Avec Macha Limonchik, Lucie Laurier, Maxime Denommée, Kaumba Ball, Alexis Jolis Désautels, Marilouf Wolfe, Marc-François Blondin et Jean-François Pichette

Scénario: Marcel Siniard • Image: Sophie Derampe, Philippe Lavolette et Steve Asselin
Son: Yvan Chey, Gilles Corbeil et Dominique Chartrand • Montage image: Louise Gato
Conception sonore: Olivier Calvert • Supervision musicale: Robert Marcel Legage
Producteurs: Claude Fortin, Marcel Siniard et Laëtitia Lussier

www.onf.ca/apartdesautres

À L'AFFICHE
DU 13 AU 26 JANVIER 2006

Cinéma Beaubien

UN FILM DE Mathieu Roy

FRANÇOIS GIRARD EN 3 ACTES

À L'AFFICHE 15h15 - 21h20

EX-CENTRIS CINÉMA PARALLÈLE
3536, boul. Saint-Laurent, Mt / Billetterie (514) 847-2206

zone 3 TONIC

eCentris
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

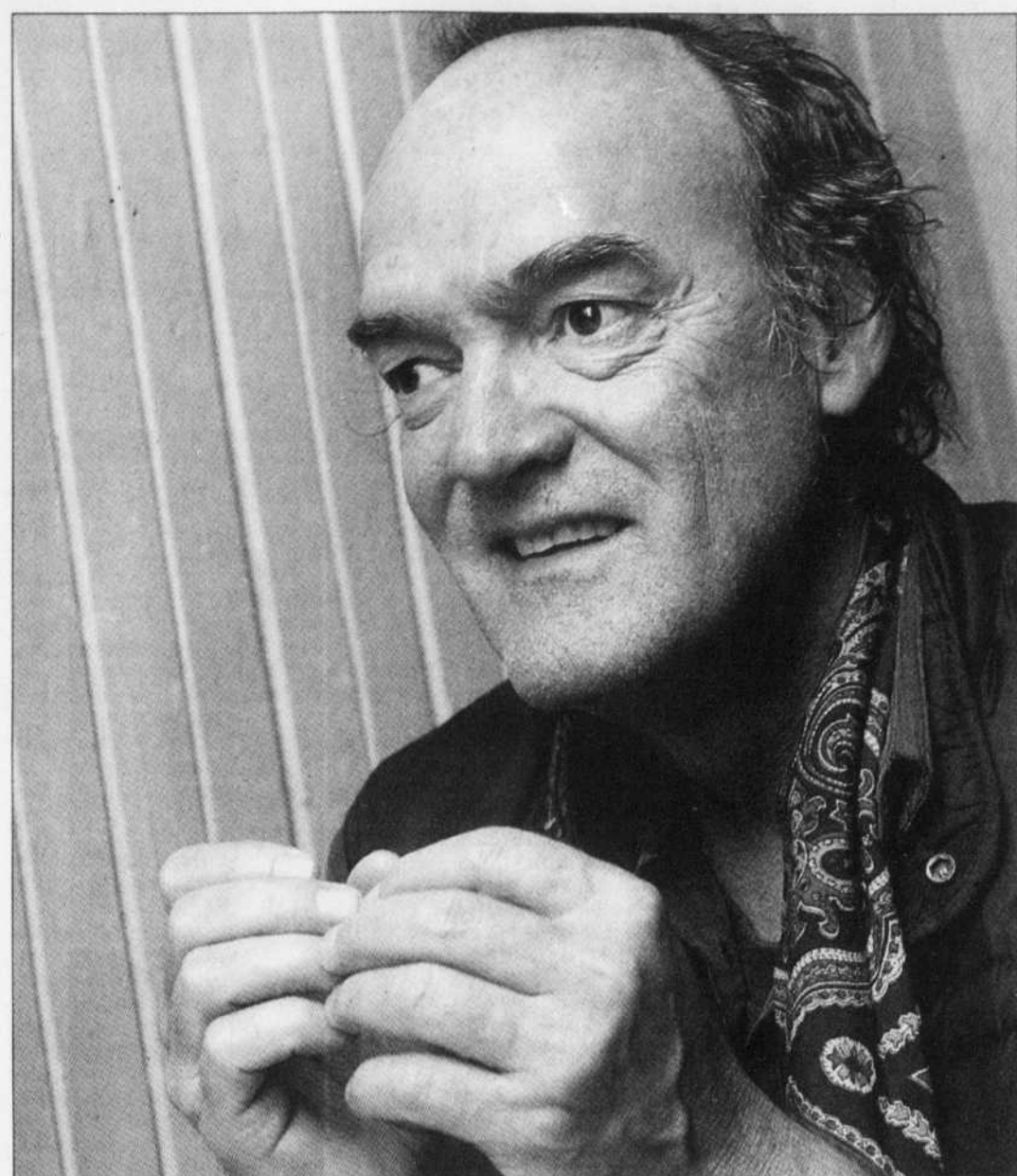
GABRIELLE / PATRICE CHEREAU

15h00 - 17h10
19h00 - 21h00

Cinéma

OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatrountremont.ca

SARABANDE de Ingmar Bergman
V.O. avec sous-titres français. Suède. 2004. 107 min. (G).
16 JANVIER 19h30



JACQUES GRENIER/LE DEVOIR

À part des autres est le titre du dernier film du cinéaste montréalais Marcel Simard.

La dure fable urbaine de Marcel Simard

ODILE TREMBLAY

Marcel Simard vous dira qu'on est tous à part des autres, mais quelques-uns le sont davantage... «Certains individus développent un rapport problématique et conflictuel avec la société, estime-t-il, parce qu'ils ressentent les tensions avec force et souffrent. Plusieurs d'entre eux deviennent drogués, alcooliques, dépressifs.»

À part des autres est le titre du

dernier film de ce cinéaste montréalais qui a beaucoup sauté entre documentaire et fiction. Sa démarche chevauche ici les genres. Fiction, soit, que cet *A part des autres*, mais réalisée à partir de rencontres, de discussions, de mises en commun. Ça s'est déroulé dans l'atelier de cinéma où il a dirigé des jeunes en difficulté à l'organisation de rattachage La Réplique, durant cinq ans.

La fable urbaine qu'il en a tirée est énormément nourrie de leurs histoires. Le sentiment d'exclusion né d'une enfance souvent difficile, la drogue, la difficile insertion sociale occupent une grande place. Mais les personnages de travailleurs sociaux, eux-mêmes aux prises avec des sentiments d'exclusion ou des conflits personnels, sont imaginés par le cinéaste, à partir d'histoires récoltées ici et là.

«J'ai voulu dès le départ faire un film avec des acteurs pour créer une distance, précise-t-il. Macha Lironchik, Lucie Laurier, Jean-François Pichette sont de la distribution. Le tournage a roulé sur cinq ans. «Les interprètes se transformaient, ce que je n'avais pas prévu. Marie-Pierre est passée de 21 à 26 ans, en cours de tournage. Un décalage énorme.»

Au début des années 1990, lancé dans l'aventure de *Love-moi*, film devenu culte qui mettait en scène une jeunesse perturbée et violente, Marcel Simard a pris la décision de donner désormais la parole à ceux qui n'en ont pas. À la tête, avec sa compagne Monique Simard, des Productions Virages consacrées au documentaire souvent engagé, il troque quand il peut son chapeau de producteur pour celui de réalisateur.

En prenant la tête de l'atelier de cinéma à la source d'*A part des autres*, Marcel Simard s'attendait

à rencontrer des jeunes de milieux défavorisés, comme pour *Love-moi*. «Ma grande surprise, les stagiaires venaient de tous les milieux, des enfants de médecins, de comédiens côtoyaient ceux qui avaient connu la misère. La marginalité pousse partout.»

Le but était de familiariser les jeunes avec un milieu de travail. «Et je voulais que le film participe à cette démarche de réinsertion. Les jeunes, 35 en tout, écrivaient des histoires, autobiographiques souvent, puis je parlais rédiger un scénario qu'ils révisaient, critiquaient parfois avec véhémence.»

Des histoires vécues ont gagné l'écran, comme celle de la jeune fille noire adoptée au Québec qui lance un rap à l'école pour exprimer ses frustrations et sa colère. Ou celle du jeune révolté charmant mais incontrôlable qui apprend à canaliser sa créativité. Trois moyens métrages ont émergé de l'expérience, avant d'être reliés entre eux.

«Je leur apprenais à mettre des mots sur leurs expériences, leurs émotions, à les structurer. Ensuite, je tissais des liens. Plusieurs stagiaires étaient également assistants techniques et s'initiaient au cinéma sous plusieurs angles.»

Le vieux principe du «maître à apprenti» a joué à fond dans ces ateliers-là. Mais certains stagiaires, décrocheurs d'écoles de cinéma, possédaient déjà des notions du métier.

Tout est arrivé en cours d'expérience: du décrochage, des révoltes, des rechutes de drogue, mais aussi des engagements fervents. «Pour un de ces jeunes, je suis devenu un modèle, explique Marcel Simard. Il avait un talent de compositeur et a fait la musique des deux derniers segments du film. C'est ma meilleure récompense.»

Le Devoir

Un crépuscule peint par un vrai maître

LE SOLEIL

Réalisation: Alexandre Sokourov. Scénario: Yuri Arakov. Avec Issey Ogata, Robert Dawson, Kaori Momoi, Shiro Sano. Image: Alexandre Sokourov. Musique: Andreï Sigle.

ODILE TREMBLAY

Dernier volet de la trilogie de Sokourov sur le pouvoir suprême, *Le Soleil*, consacré au parcours de l'empereur japonais Hirohito durant la dernière guerre, est une œuvre d'une exigence artistique extraordinaire. Inscrit dans la lignée du grand Tarkovski, le Russe Sokourov est un des plus grands cinéastes contemporains, avec des plans qui relèvent de l'art pictural. Les deux premiers volets de sa trilogie étaient *Moloch* en 1999, saisissant portrait de Hitler dans son nid d'aigle, puis *Taurus* (2000), abordant le destin du Lénine mourant de la fin de son règne.

Chaque fois, appuyé sur une documentation abondante et respectant la réalité historique, Sokourov traduit avec finesse et acuité l'immense solitude du pouvoir et sa folie décrochée du réel, son caractère dérisoire. *Le Soleil* n'y fait pas exception. Avec des plans d'une beauté remarquable, une image brunie, des astres et des brouillards nourris de symboles, son film aborde une période troublée d'août 1945 à

janvier 1946, alors que l'empereur japonais, sous l'occupation américaine puis les bombes atomiques, se voit appelé à accepter l'inaacceptable au Japon: la reddition de son pays, renonçant aussi à son statut de dieu vivant.

Sokourov transgresse la règle japonaise qui interdit la représentation de l'empereur, compromettant la sortie du film dans l'archipel.

Issey Ogata campe avec beaucoup de sensibilité l'empereur dépassé par les événements historiques qui se bousculent à son portillon. Homme simple, qui s'adonne à son hobby de biologiste marin, il est appelé, dans le cours des événements et à travers ses dialogues avec le général MacArthur (puissant Robert Dawson), à affronter des réalités éprouvantes et à modifier sa propre vision du monde. Bien des scènes se déroulent dans le bunker souterrain, d'où l'esthétique sombre qui peu à peu s'illumine avec la sortie au grand jour de l'empereur tombé de son orbite solaire, dont le peuple entendra pour la première fois la voix à la radio.

Sokourov possède l'art de broser des destins d'exception par petites touches, en épousant leur dimension humaine. Il possède surtout l'art de pousser le cinéma jusqu'à des sommets de perfection esthétique, devant lesquels on s'incline avec le respect qu'impose son style épuré de vrai maître.

Le Devoir



Issey Ogata (à gauche) joue le rôle de l'empereur Hirohito dans la dernière œuvre d'Alexandre Sokourov, *Le Soleil*.

SOURCE: K-FILMS D'AMÉRIQUE

Tout et son contraire

BREAKFAST ON PLUTO

Réalisation: Neil Jordan. Scénario: Neil Jordan et Patrick McCabe, d'après le roman de Patrick

McCabe. Avec Cillian Murphy, Liam Neeson, Ruth Negga, Laurence Kinlan, Stephen Rea, Brendan Gleeson. Image: Declan Quinn.

ODILE TREMBLAY

Quoique l'action se déroule essentiellement à Londres et en Irlande, *Breakfast on Pluto* est une production américaine. Le réalisateur irlandais de *The Crying Game* et de *Michael Collins* a fait souvent le saut entre Dublin et Hollywood. Cette fois, il a tourné en Grande-Bretagne avec l'appui de la machine américaine.

Breakfast on Pluto n'est pas un des meilleurs films de Neil Jordan. C'est pourtant avec Patrick McCabe qu'il avait déjà scénarisé l'excellent *The Butcher Boy*, mais leur nouvelle collaboration s'effiloche.

Jordan a cherché à mettre tant d'éléments dans *Breakfast on Pluto* sur des tons opposés, mariant l'oni-risme, les revendications de l'IRA, l'enfance abandonnée, la religion, la farce, le spectacle, l'innocence, l'homosexualité, la prostitution, la violence. Tout et son contraire, jusqu'à noyer le poisson. Ce qui ne lui enlève pas sa grande dextérité de mettre en scène. Certaines scènes, l'explosion d'une boîte de nuit entre autres, sont filmées avec une habileté à couper le souffle. La distribution imposante, qui comporte Liam Neeson en prêtre, Stephen Rea en magicien, etc., n'est pas en cause. C'est la dispersion du scénario qui cause problème.

Le film met en scène Patrick «Kit-ten» Braden (lumineux Cillian Murphy). On suit le personnage, un orphelin, travesti dès son plus jeune âge, de son village irlandais natal jusqu'à Londres, où il vivra habillé en femme et fier de l'être. Les oiseaux sont les témoins privilégiés des secrets du héros, et l'histoire nous parvient à travers leur vol, leurs regards et leurs commentaires.

Le film est composé d'une série de tableaux, en autant de volets-chapitres, étapes du chemin que l'innocence de Patrick traverse en demeurant lui-même au milieu des épreuves. Luttés pour l'IRA, quête éperdue de la mère naturelle, terrorisme, violence, prostitution, le héros est propulsé comme une balle de catastrophe en catastrophe. La fable est belle, la facture du film, souvent admirable, mais l'intrigue se dilue, hélas!

Le Devoir

PALMARÈS DVD
ARCHAMBAULT

Résultats des ventes : Du 3 au 9 janvier 2006

FILM/ TÉLÉSÉRIE

- 1 LE COEUR A SES RAISONS Saison 1
- 2 WEDDING CRASHERS
- 3 C.R.A.Z.Y.
- 4 HORLOGE BIOLOGIQUE
- 5 STAR WARS EPISODE III Revenge Of The Sith
- 6 MADAGASCAR
- 7 ET DIEU CRÉA... LAFLAQUE Meilleurs moments: Saison 1
- 8 24 Complete Season 4
- 9 STAR WARS EPISODE II Attack Of The Clones
- 10 SIN CITY Recut & Extended

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 SOL En spectacle
- 2 LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
- 3 JOSÉE LAVIGUEUR Plus ferme que jamais 2
- 4 LISE DION En spectacle
- 5 WAL-MART High Cost Of Low Price
- 6 SOL ET GOBELET Coffret 1
- 7 LES VOLEURS D'ENFANCE
- 8 SYMPHONIC ROCK MUSIC OF STYX Dennis Deyoung
- 9 U2 Vertigo: Live From Chicago
- 10 LES DENIS DROLET Au pays de Denis

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBE
MEILLEUR ACTEUR-PHILIP SEYMOUR HOFFMAN

★★★★★
«PHILIP SEYMOUR HOFFMAN CRÈVE L'ÉCRAN!»
ISABELLE HASSÉ, LA PRESSE

★★★★★
«QUEL FILM PASSIONNANT!»
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

★★★★★
THE GAZETTE

★★★★★
LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★
GILLES GARCIN, LE SÉJAL

Philip Seymour Hoffman

capote

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

13

PARISIEN EX-CENTRIS LE FORUM 22

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 14 AU 20 JANVIER 2006

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

Cinéma



Kelly Reilly et Judi Dench dans *Mrs. Henderson Presents*, de Stephen Frears.

Un pur spectacle trop bien huilé

MRS. HENDERSON PRESENTS

Réalisation: Stephen Frears. Scénario: Martin Sherman. Avec Judi Dench, Bob Hoskins, Will Young, Christopher Guest. Image: Andrew Dunn. Montage: Lucia Zucchetti. Musique: George Fenton. États-Unis-Royaume-Uni, 2005, 102 min.

ANDRÉ LAVOIE

Tout comme Neil Jordan, Stephen Frears se balade entre le soleil de Hollywood et le brouillard qui ceinture le Royaume-Uni sans trop se perdre en cours de route. Après *Dirty Pretty Things*, qui explorait un Londres souterrain où les immigrants illégaux tentent de survivre, il a décidé de demeurer dans la capitale anglaise mais fait un saut dans le passé. Dans *Mrs. Henderson Presents*, il recrée la glorieuse époque des spectacles de variétés du West End au temps de la Deuxième Guerre mondiale — avant que ceux-ci ne soient remplacés, beaucoup plus tard, par les tartines d'Andrew Lloyd Weber...

On dit de la paresse qu'elle est la mère de tous les vices. Devenue veuve en 1937, Laura Henderson (Judi Dench, dont chaque réplique est un feu de Bengale) se refuse à la passivité, incapable de faire de la broderie, trop vieille, selon elle, pour se prendre un amant. Une amie lui conseille de gaspiller son argent et, devant un théâtre désaffecté, pour ne pas dire en ruine, le Windhill, c'est exactement l'idée qu'elle aura. La nouvelle propriétaire refuse alors Vivian Van Damm (Bob Hoskins, qui ne s'en laisse jamais imposer par la grande dame), directeur artistique qui exige le plein contrôle du théâtre. La veuve accepte, sachant qu'en bonne aristocrate, elle ignore tout de ce monde; cela ne l'empêche pas d'avoir de bonnes idées...

En effet, après avoir inauguré le règne des variétés «continues», un spectacle sans interruption et vite copié par les concurrents, elle propose un peu de nudité pour exciter les foules. Dans l'Angleterre

puritaine des années 30 où la reine Victoria semble toujours se cacher quelque part, ce n'est pas simple de reproduire le concept du Moulin Rouge à deux pas de la Tamise... Elle saura utiliser ses amis haut placés et proposer des tableaux vivants qui feront frémir les spectateurs, et plus tard des soldats qui viendront chercher un peu de réconfort entre deux bombardements.

Dans *Mrs. Henderson Presents*, les véritables bombes sont plutôt larguées par le scénariste américain Martin Sherman, réservant une foule de répliques assassines à cette veuve excentrique, hargneuse, habitée par un secret qui finira par révéler le sens de son entreprise si peu pudique. On en vient même à croire que seule Judi Dench, et personne d'autre, pouvait camper ce personnage, bien qu'un sentiment de déjà vu ne nous quitte jamais, malgré notre amusement.

On pourra même dire que le film tient la route, en bonne partie, grâce à la présence lumineuse de la célèbre actrice, tant *Mrs. Henderson Presents* n'arrive jamais à nous éblouir autrement. Et ce n'est pas parce que Stephen Frears n'y déploie pas les efforts nécessaires, multipliant les numéros musicaux et offrant quelques images sublimes d'un Londres grouillant ou outrageusement aristocratique. Pourtant, ses tableaux, en chansons, en danses et en décors kitsch, finissent tous par se ressembler, au-delà de leur beauté évidente, tandis que les horreurs de la guerre ne semblent qu'un simple bruit de fond.

La virtuosité du cinéaste n'est jamais prise en défaut, tout comme son sens de l'humour. Or, dans *Mrs. Henderson Presents*, Stephen Frears affiche une propension agaçante aux effets artistiques, une obsession esthétique qui fige le film en objet de beauté, en pur spectacle dont la mécanique, trop bien huilée, tourne parfois à vide, terriblement consciente de ses effets. Une œuvre sur la nudité sous d'épaisses couches de vernis.

Collaborateur du Devoir



Le réalisateur Stephen Frears discute avec Kelly Reilly sur le plateau de tournage de *Mrs. Henderson Presents*.

Un hiver chaud en nouveautés!



◀ **Les citadins du rebut global**
Dès le 17 janvier 19 h

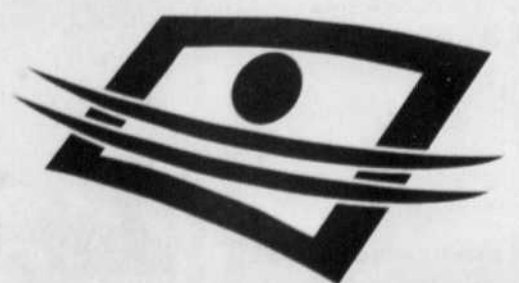


Pure laine ▶
Dès le 25 janvier 19 h



◀ **Libre échange**
Dès le 26 janvier 19 h

Contact ▶
Dès le 1^{er} février 22 h

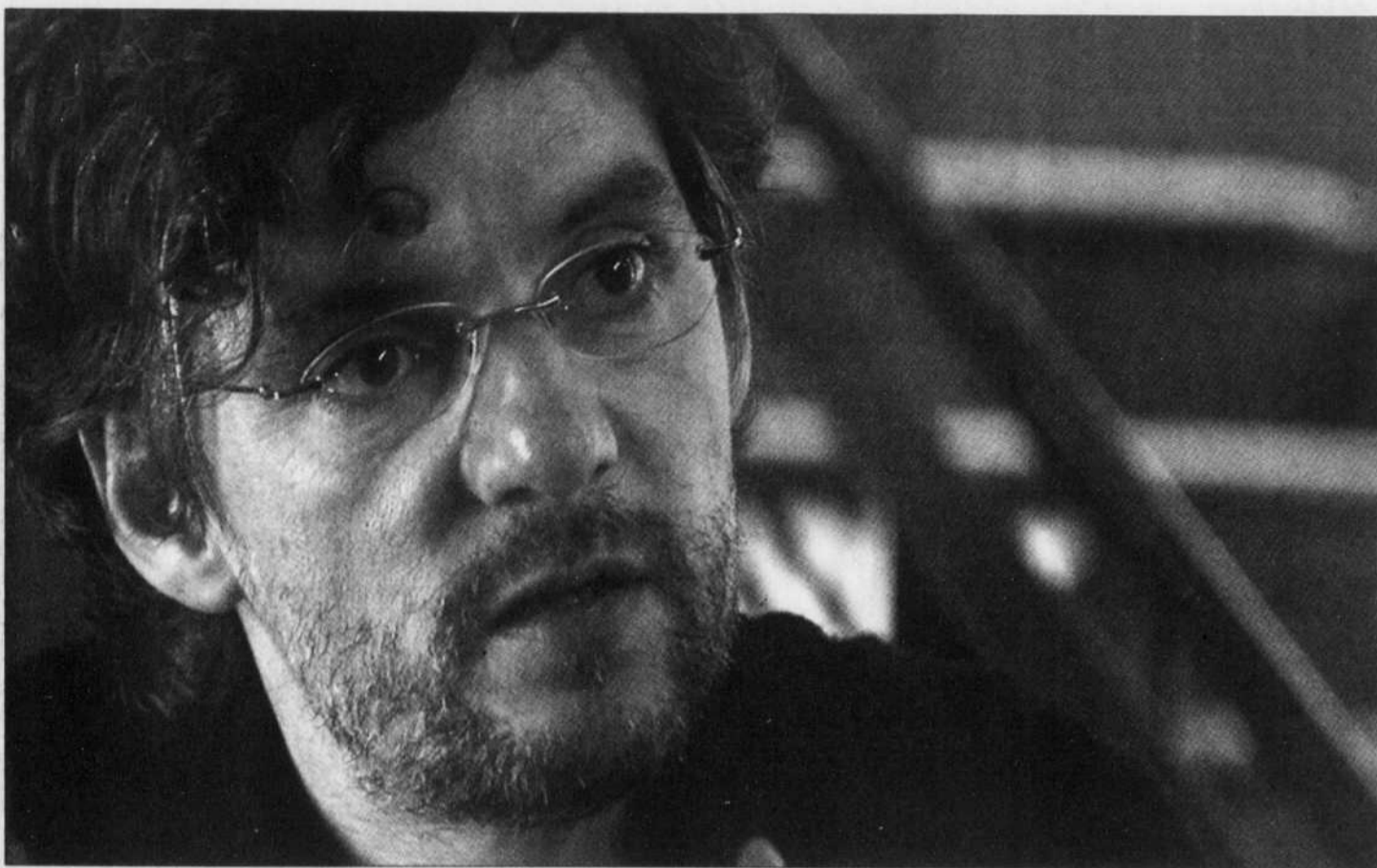


telequebec.tv

Télé-Québec

CULTURE

CINÉMA



François Girard dans le documentaire de Mathieu Roy

SOURCE EX-CENTRIS

Variations Girard

FRANÇOIS GIRARD EN TROIS ACTES

Réalisation et scénario: Mathieu Roy. Image: Stephan Menghi, Mario Janelle. Montage: Maxime Claude L'Écuyer. Québec, 2005, 80 min. Du 13 au 19 janvier au Cinéma Parallèle du Complexe Ex-Centris.

ANDRÉ LAVOIE

En scrutant ses traits tirés et son air concentré, déambulant sur des scènes encombrées où des acteurs, des chanteurs, attendent de lui une indication, on s'étonne qu'un créateur aussi boulimique que François Girard ait pu concevoir une installation nommée *La Paresse*. C'était au Musée d'art contemporain de Montréal en 1999 et, depuis ce temps, seuls certains cinéphiles s'imaginent encore qu'en dehors du cinéma, Girard n'existe plus. Ou s'est réfugié dans la paresse...

Rien n'est plus faux et c'est ce que le réalisateur Mathieu Roy démontre dans *François Girard en trois actes*. Ces actes, ou plutôt ces variations, nous montrent le cinéaste de *Trente-deux films brefs* sur Glenn Gould et du *Violon rouge* dans des pratiques artistiques et des lieux qui lui sont tout aussi familiers. D'abord à Montréal, ensuite à New York et finalement à Toronto, le théâtre, la musique et l'opéra deviennent ses terrains de jeux, bien que Girard admette que les différences entre les disciplines l'intéressent peu; pour lui, «choisir un film, décider de faire une pièce, c'est choisir sa vie». En l'espace de quelques mois, il la choisit en accéléré, et en enchaînant les défis créatifs, avec la part d'exaltation et de doutes que cela exige.

Sans arrogance, mais sans non plus cette fausse familiarité qui pourrait nous laisser croire que tout chez lui est simple, François Girard plonge dans *Le Procès* de Franz Kafka, une adaptation orchestrée pour le TNM à l'automne 2004. Reconnu pour sa grande musicalité, un trait confirmé ici par d'illustres admirateurs (dont Martin Scorsese et Atom Egoyan) et d'éminents spécialistes (comme le critique Réal La Rochelle), Girard cherche les racines profondes du désarroi de Joseph K. car, selon lui, ce n'est pas que l'histoire d'un homme traqué, mais aussi la prise de conscience d'un être qui jusque-là se croyait irréprochable.

Sa mise en scène, qu'il affirme surtout déterminée par le choix

des acteurs, Alexis Martin dans ce cas précis, transforme parfois le texte en véritable chant choral, comme si les dialogues devenaient notes de musique. Et c'est d'ailleurs dans le second acte, new-yorkais cette fois, qu'il pousse cette logique encore plus loin, avec *Lost Objects*, un oratorio du collectif Bang on a Can. Le metteur en scène fragmente l'œuvre en autant de cases, de petits écrans, où les mots viennent donner quelques clés (minimales) d'interprétation.

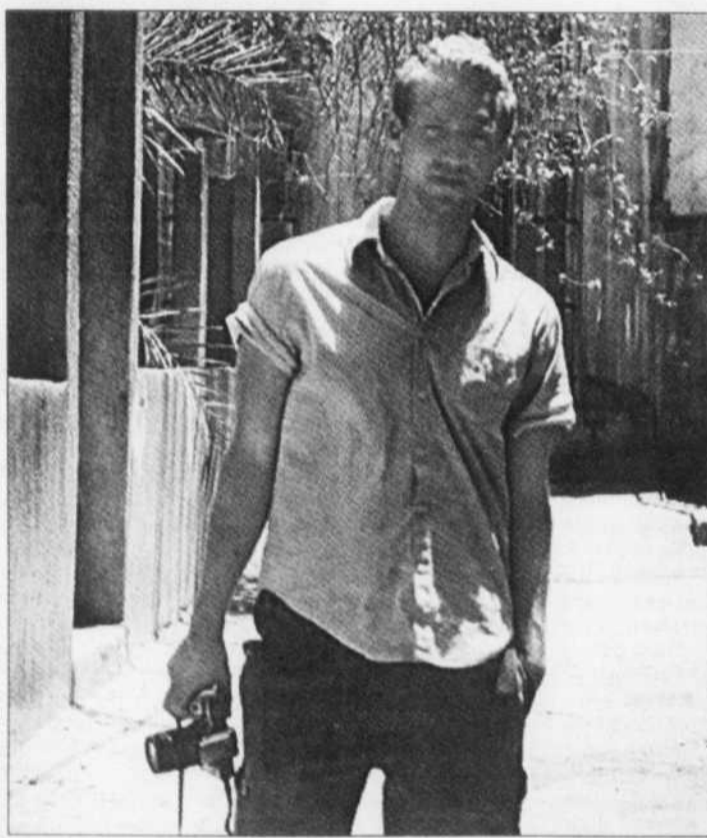
Bien qu'il fasse merveille à l'opéra, surtout à Toronto, Girard admet, subtilement, que le livret, et même le chef d'orchestre, peut s'avérer contraignant. Cela ne l'a pourtant pas empêché d'offrir une vision séduisante du *Siegfried* de Wagner, prenant ainsi part à une première historique au Canada: la présentation complète de la *Tétralogie*, un cycle de quatre opéras. Là encore, les louanges pleuvent sur son travail, marqué par sa fascination pour la forêt ainsi que la lenteur, voire l'immobilité, mais l'homme semble parfois ailleurs.

En effet, *François Girard en trois actes* ressemble parfois à un appel, une sorte de bouteille à la mer lancée non pas en direction des plus grandes scènes du monde, où le cinéaste se sent parfaitement à l'aise et est reçu à bras ouverts, mais du côté du septième art. Ses projets, coûteux et complexes, semblent cantonnés sur une voie d'évitement; le portrait

de Mathieu Roy, fort louangeur, occultant son travail antérieur à *Trente-deux films brefs...*, sert d'aide-mémoire pour ceux qui ont le pouvoir de ramener Girard sur un plateau de tournage. On sent bien

que celui qui doit parfois rêver aux délices de la paresse commence sérieusement à trouver le temps long...

Collaborateur du Devoir



Le cinéaste Mathieu Roy

SOURCE EX-CENTRIS

La véritable nature du loup...

HOODWINKED (LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PETIT CHAPERON ROUGE)

Réalisation: Cor Edwards et Tony Leech. Scénario: Cory et Todd Edwards, Tony Leech. Avec les voix d'Anne Hathaway, Glenn Close, Patrick Warburton, Jim Belushi. Musique: Todd Edwards et Corey Edwards.

ODILE TREMBLAY

Précisons qu'il existe une version doublée au Québec de ce *Hoodwinked*, à laquelle des vedettes nationales ont prêté leurs voix: Karine Vanasse, Pierre Lebeau, Béatrice Picard, Raymond Bouchard, etc., et à laquelle des groupes musicaux comme Loco Locass participent. Il est sans doute plus intéressant de voir cette version française avec les enfants, et indispensable si ces derniers sont unilingues bien évidemment. Un film d'animation peut se voir en version doublée sans perdre son esprit, avec des repères en prime.

Les frères Todd et Corey Edwards ont cherché à revisiter après bien d'autres le conte du *Petit Chaperon rouge*. Tex Avery en avait fait jadis une version pour adultes particulièrement désopilante. Ici, l'auditoire visé est enfantin, parfois adolescent. Une incursion dans les sports extrêmes est de toute évidence destinée à séduire cette dernière clientèle.

Le conte est servi sur fond d'humour parfois grinçant. Les scénaristes cinéastes ont créé une structure narrative à la *Rashomon*, le fameux classique du Japonais Kurosawa à travers lequel un fait divers du XV^e siècle (un viol suivi d'un meurtre) était raconté successivement par les voix de plusieurs témoins qui livraient des histoires différentes. Les jeux vidéo ayant familiarisé les enfants avec des récits éclatés, ce type de narration peut leur convenir.

Ici, le *Petit Chaperon rouge*, la grand-mère, le loup, le bûcheron et quelques autres, sur de nouvelles périphéries qui ne doivent rien à l'univers de Perrault et en actualisant l'action, livrent leur témoignage sur ce qui s'est passé chez la mère-grand, en apportant chaque fois de nouveaux éclairages qui contredisent la

version précédente. Des revirements inattendus, la véritable nature du loup et de la grand-mère par exemple, viennent pimenter l'affaire au milieu de force scènes de poursuites, dont certaines en téléfériques.

Les arts martiaux, populaires par les temps qui courent, sont de la fête. Le *Petit Chaperon du XXI^e siècle* a appris les règles de l'autodéfense. Autres temps, autres mœurs.

Bon, les dessins ne sont pas exceptionnels et le film se révèle assez décevant, du moins pour des adultes, mais il repose sur de bonnes idées. Faire du loup un journaliste et de la mère-grand une adepte de ski acrobatique apparaît, de fait, assez audacieux. Le méchant ne sera pas celui qu'on croit.

Soit, il y a du suspense, mais rien de vraiment exceptionnel du côté de l'intrigue. L'humour ne vole pas très haut. Avec un scénario moins dilué à travers plusieurs scènes inutiles, on oublierait plus facilement les images quelconques. Mais rien ne nous tient très longtemps en haleine. Les enfants y trouveront peut-être leur compte, mais tant d'animations contemporaines à leur intention font des étincelles aujourd'hui... Pas celle-ci. Il est probable que les plus âgés parmi-eux finiront par s'ennuyer après une première partie plus enlevée que la seconde, une fois l'effet de surprise dissipé. Le film dégage une fraîcheur, soulève de bonnes pistes, mais manque de génie et de fini.

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS

L'humour de *Hoodwinked* ne vole pas très haut.

CONSERVATOIRE

> de musique de Montréal

> Demande d'admission
Année scolaire 2006-2007

Date limite
1^{er} mars 2006

Spécialités offertes

Profil Interprétation
Alto, basson, chant, clarinette, clavecin, contrebasse, cor, direction d'orchestre, flûte, guitare, harpe, hautbois, orgue, percussions, piano, saxophone, trombone, trompette, tuba, violon, violoncelle.

Profil Composition
Composition, composition électroacoustique, écriture.

Pour information :
4750, avenue Henri-Julien
Montréal H2T 2C8
Tél. : (514) 873-4031
cmm@mcc.gouv.qc.ca

www.conservatoire.gouv.qc.ca/montreal

Conservatoire
de musique
et d'art dramatique

Québec

JEUNESSES MUSICALES PRÉSENTENT

DES SAMEDIS EN COMPAGNIE DES PLUS AUDACIEUX
VIRTUOSES DE LA RELÈVE LA MUSIQUE SUR UN PLATEAU



14 JANVIER 20H

MUSICA 3

TRIO MUCZYNSKI
AIRAT ICHMOURATOV, clarinette
LUO DI, violoncelle
EVGENIA KIRJNER, piano

DES DIMANCHES EN MUSIQUE LA MUSIQUE, C'EST DE FAMILLE!

22 JANVIER 11H - 13H30

LA PASSION

DE MAX

BRUNO ROY ET MARIO ROY, percussions

CONFÉRENCES SUR LES CASTRATS

AVEC FRANÇOIS FILIATRAULT HISTOIRE SOCIALE ET MUSICALE



5 FÉVRIER 14H

FARINELLI, LE PLUS GRAND DE TOUS

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR - RÉSERVEZ VOS PLACES!

MAISON DES JMC
305, AV. DU MONT-ROYAL EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1P5
TÉLÉPHONE : 514 845-4108, poste 221 - info@jeunessemusicales.com
www.jeunessemusicales.com

Musique de chambre Allegra Chamber Music

25^e saison

PENTAÈDRE

Danièle Bourget

clarinette

Martin Carpentier

hautbois

Normand Forget

basson

Mathieu Lussier

cor

Louis-Philippe Marsolais

piano

Dorothy Fieldman Fraiberg

Œuvres de Mozart & Schubert

jeudi 19 janvier, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

www.allegrachambermusic.com

CONCOURS DE MUSIQUE DU CANADA
ANNÉE 2006

SUR LES TRACES DE MOZART
du 19 au 29 avril 2006
SALZBOURG - VIENNE - PRAGUE

DEMANDEZ NOTRE DÉPLIANT
4 599\$ par pers.
base occupation double

en collaboration avec

VOYAGES LONGPRÉ
450-682-2222
1 800-682-2293

VOYAGES MALAVOY
514-286-7559

40^e saison
Série montréalaise
Concert no 277

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC

LA QUADRATURE DU CERCLE
QUATUOR BOZZINI

Mardi 17 janvier, 20 h
Salle Redpath
Réservations 514.398.4547

Denys Bouliane, *Rumore sui* (2003)
Jean Lesage, *Quatuor à cordes III* (création)
Walter Boudreau, *Le Grand Méridien* (création)

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le jardinier silencieux

Il flotte dans ce premier roman de Françoise Roy un ton grave, insolite et drôle



Suzanne Giguère

Un jeune homme s'enferme dans un mutisme incompréhensible. Mais peut-être ne s'agit-il pas là d'un enfermement? Il flotte dans le premier roman de Françoise Roy un ton grave, insolite et drôle. Ce pourrait être un des visages de ce fameux réalisme magique familier aux écrivains du pays de Ruan Rulfo, ce Mexique où vit et écrit la romancière.

«Il y eut d'abord des signes annonciateurs du silence de Celso.» Le lierre du patio couvert de petites corolles violettes s'infiltra à travers la fenêtre de la salle à diner, recouvrit entièrement le mur, les branches s'emmêlèrent et la pièce ressembla bientôt à une ronceraie. D'autres événements étranges s'enchaînaient. Les horloges de la maison s'arrêtèrent à n'importe quelle heure, les aiguilles se mettaient à tourner à l'envers, le réveille-matin sonne plusieurs fois par jour, les ampoules électriques éclatent les unes après les autres, les portes tombent toutes seules, les électroménagers se détraquent sans raison.

Celso a grandi dans un village mexicain auprès de

onze tantes bigotes et superstitieuses. L'aînée, «au nom très long», Ana Maria Conception de Jesus, l'a pris en affection dès son plus jeune âge. Parvenu à l'âge adulte, libre-penseur, agnostique, Celso tient des propos acérés sur ses contemporains, égratigne les dogmes religieux, fait table rase des discours convenus. «Nous avons le droit absolu de penser selon nos convictions. C'est la seule liberté que nous ayons réellement.» Un jour, sans crier gare, il s'enferme dans un silence entêtant.

Le récit emprunte alors des chemins désopilants, complètement fous. Désespérée, Ana consulte médecins, prêtres, voyants, chamans, guérisseurs en espérant que quelqu'un réussisse à lui arracher un mot. Elle donne à son neveu des plumes et des crayons pour qu'il écrive («écrire, c'est presque parler»). Celso la regarde «comme une chouette, avec des yeux ronds». Ne se résignant pas à ne plus entendre sa voix, Ana s'achète un rossignol pour entendre une autre voix que celle de ses sœurs. Elle s'en défait à cause de son chant trop triste. Une voisine lui offre un canari à la place d'un bel ara (perroquet) sud-américain: «Je suppose que ça aurait été grossier de me donner en cadeau un oiseau qui parle.» Après des mois de mutisme total, la bonne, moqueuse, déclare que Celso ferait une belle fontaine et qu'on devrait le sortir dans la cour pour lui faire prendre l'air.

Devant tant de tentatives infructueuses, de désarroi et de consternation, Ana emmène son neveu dans un institut psychiatrique. À leur arrivée,

un patient attire leur attention. Il a posé un grand miroir sur le gazon. Les pensionnaires tout autour s'y regardent. Quand ils se penchent sur la surface vi-argent qui reflète le ciel, ils se mettent à sourire en voyant leur visage entouré de bleu, de nuages, «comme s'ils étaient déjà arrivés là-haut plutôt que dans le jardin d'un asile psychiatrique».

Habiter poétiquement le monde

Au fil des mois, Ana sympathise avec les pensionnaires. Elle qui a passé toute sa vie dans l'abnégation, «les pieds serrés dans ses chaussures comme du raisin dans le pressoir par peur de ce que les autres allaient dire», voit ses certitudes ébranlées. Les «fous» — dans le sens où socialement on l'entend — semblent plus libres qu'elle à l'intérieur de la prison apparente de leur vie. Une conversation s'engage entre le psychiatre et Ana sur la folie: «Souvent les familles amènent ici leurs membres perturbés parce qu'ils dérangent. Ils sont comme un miroir tenu à la hauteur du visage des autres. Alors, les gens soi-disant sains d'esprit y voient se refléter tous leurs défauts: l'impulsif, son manque de contrôle; la pleurnichardie, sa sensibilité à fleur de peau; l'intransigeant, la dureté de son cœur; le dépressif, sa tête d'enfermement. La plupart ne sont pas prêts à entendre la vérité.»

Et si Celso et ses amis s'étaient trompés d'époque? Après des semaines d'observation, le psychiatre confirme à Ana que son neveu n'est pas fou. Il comprend tout, ses pensées sont cohérentes, au-

cune raison physiologique n'explique son mutisme. La face cachée de ce conte moral se révèle peu à peu au détour de certaines phrases. Le roman décrie «la montée de l'insignifiance» — pour reprendre le titre d'un essai de Cornelius Castoriadis — dans nos sociétés friandes de bavardage insipide et de ronron verbal qui rejettent dans l'ombre les voix discordantes au profit de ce type de paroles: «Le mutisme de son neveu était le résultat de sa rébellion, une bastion contre tant de bêtises, tant de futilités, tant de discours inutiles.»

Celso ne reparlera pas. L'homme, d'une grande lucidité, choisit d'habiter poétiquement le monde. «Les mots qu'on n'a pas dits sont les fleurs du silence», dit un proverbe japonais. Celso aura la patience et l'humilité d'être le jardinier de ces fleurs-là.

Mis en valeur par un style nerveux, le roman de Françoise Roy se situe au centre d'un univers instable, à la frontière entre le rationnel et l'irrationnel, la réalité et l'illusion, le réel et l'imaginaire. Il existe d'abord par sa puissance de suggestion (poétique), ensuite par sa partie souterraine, invisible (réflexions sur la folie, la liberté et la différence), enfin par l'ironie douce et l'humour badine qui remontent à la surface comme des bulles.

Collaboratrice du Devoir

SITU TRAVERSAIS LE SEUIL

Françoise Roy
L'Instant même
Québec, 2005, 144 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

Dans les méandres de la lecture

Où Virginia Woolf puisait-elle son talent?
Réponse dans une traduction inédite
qui paraît chez Boréal.

GUYLAINE MASSOUTRE

Hybride, la pensée impressionniste, moderne et mature de Virginia Woolf, dans les années 1920, captait-elle ce que, pensant désigner la même chose qu'elle, nous appelons la «vie»? Ses revirements primesautiers et instinctifs, elle en attribuait la complexité et le mouvement à son âge, la quarantaine. Lectrice naturellement, elle appliquait souvent sa vitalité à la critique. Penchant poétique ou soucie de l'autre, elle conféraient aux livres plus d'importance qu'à soi.

Sans doute lui fallut-il s'arracher maintes fois à ce terreau fertile, tant de fois remuée, qu'est l'univers d'autrui. Cette distance, une plume aussi sensible que la sienne peut avoir été rétive à la marquer. Elle se laissait glisser. Mais n'a-t-elle pas livré à ce que nul autre mieux qu'elle n'appela «les myriades d'impressions»?

Une prose passionnée et autres essais, publié chez Boréal, en témoignent. Il s'agit d'un recueil de dix «essais», textes critiques et articles qu'elle consacra à l'art du roman. Lorsque Geneviève Letarte et Alison Strayer entreprirent de les traduire, ceux-ci étaient encore inédits en français.

Il n'est pas nécessaire d'être un adepte de Woolf pour jouer avec bonheur dans l'une ou l'autre vague de son œuvre immense. Bien des pages, même journalistiques, sont à relire pour leur mélancolie, pli dont on voit, dans des publications récentes et des expositions consacrées à l'esprit d'un siècle, signaler la force perceptive.

Curiosité, imagination, liberté, la vie intellectuelle de Woolf déborde, toute saisie. Pour qualifier son potentiel inédit, vibrant, souvent dit «visionnaire», on la réduit. D'un côté, seuls le temps et la relecture réactualiseront son parcours singulier; il faut que se décante encore son écriture multiforme, aux traces enchevêtrées. D'un autre côté, l'édition de cette œuvre considérable est toujours en cours. Voilà deux bonnes raisons de revenir à sa prose.

Vagabondage littéraire

Réveuse ou combative, Woolf critique rebondit souvent loin de son point de départ. Si l'élégance de la romancière, féministe avant-gardiste, ne masque guère son sens aigu des mots, bien connu est l'effet de balancier, chez elle, entre le génie et le déséquilibre. Pour notre plaisir, on le confronte intact dans le cinquième chapitre, «Une prose passionnée», clef de voûte et titre du présent ouvrage, où, en dénigrant les écrivains, elle fait l'apologie des romanciers solitaires, hantés de rhapsodies et de rêves qui courent dans leurs fictions.

L'époque cernée par ce recueil est brève. Mais, ramenés à l'exercice critique, ces textes permettent de considérer chez Woolf une activité assez stable. La lectrice aux prises avec l'«ardeur féconde» des romans glisse entre les plaisirs glanés, tels «Au hasard des rues de Londres». Critique libre, essayiste surtout, sa pensée se donne des élan, des motifs d'observation, des occasions de réfléchir ensemble, parmi ses pairs en création.

On goûtera ainsi les envolées imagées, colorées, rythmées, si éblouissantes de son style. Pas de découverte fondamentale, pourtant, dans ce métier d'écrire, sinon la jubilation de Woolf à fixer l'irréalité de ses visions. C'est pourquoi son expérience de la lecture, dans la plus grande proximité qu'elle nous ait laissée de son expérience, éveille la curiosité. La délicatesse avec laquelle elle touche l'écriture d'autrui invite en retour cette attention si nécessaire à la nôtre. Insensible et fragile est le passage du livre lu à celui qui s'écrit. Une existence contiguë relie Woolf à ses pairs. Par quantité de réalités invisibles, bien soutenues dans cette édition, il devient urgent de nous y accorder à notre tour.

Présence retrouvée

Il existe toute une effervescence éditoriale autour de Virginia Woolf. Question de traductions, question de droits levés, question de rencontres, de biographies et de nouveaux partages, toutes les grandes œuvres — qu'on pense à Dostoïevski et à Joyce, par exemple — supportent de nouvelles traversées d'identités culturelles. Elles sont reformulées, pour produire des coïncidences inouïes avec les lecteurs.

Les traducteurs, sur le travail desquels on lira l'intéressant essai d'Agnes Whitfield, *Le Métier du double. Portraits de traductrices et traducteurs littéraires* (Fides, 2005, 387 pages), sont des passeurs qui revivifient le sens et contribuent à le faire rayonner. La diversité des lectures, c'est évident, fait exploser l'énergie des œuvres. Aussi Geneviève Letarte et Alison Strayer mériteront-elles de figurer dans un prochain chapitre de cet ouvrage inaugural, qui brosse le panorama de la traduction littéraire franco-

phone au Québec et au Canada. Avec cette traduction de Woolf, Letarte et Strayer forment à leur tour un duo qui garantit la rigueur dans la langue de l'autre et l'union dans la métamorphose.

Une prose passionnée... n'occulte pas les choix de langue. Les traductrices préfacent, annotent et remercient, témoignages d'une activité qui se relance et s'interroge, tout en prenant des décisions. À la lecture, cette traduction négociée de Woolf coule sans heurt ni dualité. Rien n'entrave ce que Woolf désirait être: «notre descendance au fil du courant tranquille». L'impression générale est peut-être un peu terne, mais l'ampleur donnée à des textes inégaux serre le détail infime auquel Woolf ramène constamment. Effet de loupe, le changement de langue met en lumière la méticulosité de la romancière, sa saisie instantanée de la pensée, aussi photographique qu'inspirée.

À signaler: la parution de plusieurs ouvrages concernant Woolf et le groupe de Bloomsbury. *Toute passion abolie*, le meilleur roman de Vita Sackville-West (Editions Autrement), jadis édité par Leonard Woolf; une biographie inédite de vulgarisation, par Alexandra Lemasson (Gallimard Poche); enfin, un essai de Jane Dunn sur la relation étroite entre deux sœurs inséparables, Virginia Woolf et Vanessa Bell, une très intime conspiration (Ed. Autrement), qui rend hommage à leur belle intimité.

Collaboratrice du Devoir

UNE PROSE PASSIONNÉE ET AUTRES ESSAIS

Virginia Woolf
Boréal, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2005, 133 pages



Virginia Woolf

ARCHIVES LE DEVOIR

Le roman populaire de Francine Ouellette

MARIE LABRECQUE

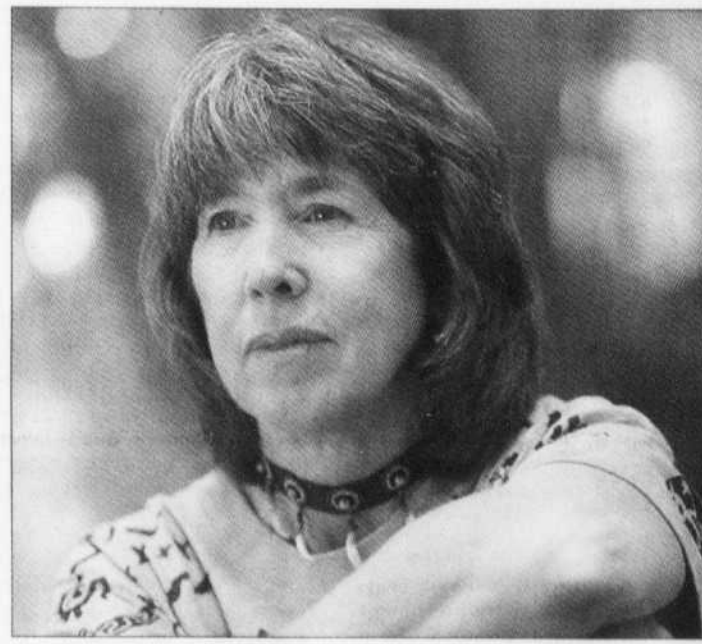
Revisiter l'histoire de la Nouvelle-France à travers la lunette des peuples amérindiens: c'est à cette colossale tâche que s'est attelée Francine Ouellette avec sa saga *Feu*. Sis majoritairement au début du XVIII^e siècle, le second tome des six annoncés (déjà plus de 1000 pages publiées!) s'intéresse aux descendants des Algonquiens rencontrés dans *La Rivière profanée*.

Cette fois, le personnage principal est un guérisseur (un *mashiki-wini*) surnommé Petit-Renard à cause de sa minuscule taille. Ce spécialiste des plantes médicinales — qui a perfectionné sa science auprès d'une Iroquoise — se méfie profondément de la rapacité des Européens, qui baptisent «p'tit homme du Diable» celui qui s'oppose à leurs pratiques et refuse la conversion à leur Dieu.

Ces Étrangers s'installent partout, jusque sur les territoires sacrés des premières nations, contaminant de plus en plus leur mode de vie, corrompant tout par les lois du marché. (Les Français mènent une guerre génocidaire contre un peuple, les Autagamis, dont le seul crime est de nuire à la traite des fourrures de castor.)

Le récit dépeint surtout le ravage causé par l'«eau-de-feu», que les Visages pâles utilisent volontiers comme monnaie d'échange, car l'enivrement fait des autochtones une proie facile pour les marchands. Intoxiqué par ce poison, l'oncle de Petit-Renard battra ainsi sa fille au point de l'éborgner, à la grande indignation du guérisseur, dont la belle NTsuk est le grand amour.

La vision négative — et manichéenne — des Français ne souffre guère de nuances, jusqu'à la seconde partie du roman, alors qu'apparaît Pierre Vaillant. On découvre à travers le destin de ce paysan très costaud, condamné à l'exil pour avoir osé nourrir sa famille en tuant un cerf sur le territoire de son seigneur, que les règles du commerce sont aussi impitoyables en «Neuve-



Francine Ouellette

LUC ETCHÉVERRY

France» pour les petits blancs. Le grand blond croit pouvoir bientôt retourner en France retrouver la belle qui l'attend, mais ses compagnons l'ont berné, l'embrigadant plutôt dans une longue expédition de chasse, où se multiplient les traversées de rapides et les pénibles séances de portage du canot. Lors de sa tentative de fuite dans ce territoire hostile, le pauvre Pierre devra bientôt la vie à Petit-Renard et à sa famille.

On assiste alors à un certain renversement de perspective, voyant désormais les Amérindiens par le regard effrayé de ce Français nourri de préjugés. Je ne surprendrai personne en révélant que le respect succédera peu à peu à l'incompréhension mutuelle... Et qu'à l'au-delà des valeurs de partage et de liberté de la famille d'adoption de Pierre, la société française, fondée sur des injustices et des inégalités de classes érigées en système, apparaît sous un jour très défavorable: «Des sa naissance, sa vie ne lui appartenait déjà plus. Simple

promesse de main-d'œuvre pour le seigneur des lieux, elle fut vouée au labeur et à l'ignorance, complice idéale de l'asservissement.»

Dans cette seconde partie, *L'Étranger* ressemble davantage à un roman historique populaire standard, venu. Mais il y a toujours dans ce récit une documentation importante et un souci quasi anthropologique. Francine Ouellette expose les rouages du commerce des fourrures et décrit minutieusement, avec respect, les us et coutumes des peuples autochtones — qu'elle fait s'exprimer dans un langage imagé, métaphorique et soigné. Des cultures auxquelles elle tient manifestement à rendre leur dignité et leur complexité.

Collaboratrice du Devoir

FEU

TOME 2 - L'ÉTRANGER
Francine Ouellette
Libre Expression
Montréal, 2005, 555 pages

Hommage aux lauréats des prix de la Fondation Émile-Nelligan

LOUISE MAUDE RIOUX SOUCY

Sa foi dans la culture a fait du galeriste Gilles Corbeil, neveu du poète Émile Nelligan, l'ange gardien de la Fondation Émile-Nelligan. Bien au-delà de la philanthropie, Gilles Corbeil avait une conscience, une sensibilité et une droiture qui ont en effet profondément marqué la fondation qu'il a créée.

Les dirigeants qui lui ont succédé se sont tous pliés à ces impératifs, rappelle Pierre Vadeboncoeur en préface d'un ouvrage publié à l'occasion du 25^e anniversaire de la Fondation Émile-Nelligan. «La fondation [...] c'est comme une présence, un fait personnel, une signification, dont il est facile de voir qu'ils remontent sans discontinuité à Gilles Corbeil lui-même.»

Intitulé un peu sèchement *Textes en hommage aux lauréats des prix triennaux*, ce recueil rassemble principalement les textes d'éloge des lauréats et leurs discours de réception aux prix triennaux de la fondation: le prix Gilles-Corbeil (littérature), le prix Serge-Garant (musique) et le prix Ozias-Leduc (arts visuels).

En dépit de son titre et de sa forme quelque peu rebatative au premier abord, ce livre témoigne



Gilles Corbeil

avec efficacité de l'importance qu'a prise cette institution au sein de l'univers culturel québécois. Il permet également de se frotter à certains de ses plus grands noms.

Les prix décernés par la fondation ont en effet permis de dresser une anthologie à la musicalité très particulière, celle née de la sensibilité unique de Gilles Corbeil. C'est ainsi qu'on retrouve sous la même enseigne des Réjean Ducharme, Anne Hébert ou Jacques Brault en littérature, des Denys Bouliane et François Morel en musique ou des Roland Poulin, Jana Sterbak et Massimo Gerra en arts visuels. Voilà un parcours qui mérite amplement d'être revisité.

Le Devoir

TEXTES EN HOMMAGE AUX LAURÉATS DES PRIX TRIENNAUX
Collectif
La Fondation Émile-Nelligan
Outremont, 2005, 166 pages

LIVRES

Le soleil se lève aussi à l'ouest



Louis Hamelin

Ça se passait là-bas, dans les Grandes Plaines, il n'y a pas si longtemps... Un petit musée perdu au milieu de la prairie. Le plus beau fleuron de la collection était un sac de médecine ayant jadis servi à la danse du Soleil, dont la pratique avait cessé depuis des lunes. Un jour, une délégation constituée d'autochtones issus des réserves environnantes s'est présentée à la porte du musée. Nous venons chercher le sac de médecine, ont-ils lancé au préposé blanc. Le conservateur s'est interposé: vous ne pouvez pas faire ça... Ils l'ont fait quand même. Et depuis ce temps, dans la plaine sans limite, la danse du Soleil, ressuscitée, assure le renouvellement des saisons au milieu d'une floraison de tipis.

J'ai découvert Thomas King il y a une dizaine d'années dans une anthologie de nouvelles canadiennes. Sa contribution, intitulée *Trap Lines*, m'avait donné envie d'en savoir plus. Mais les livres se chassent entre eux et, littérairement parlant, je l'ai vite perdu de vue. De loin en loin, lorsque je tentais de me constituer un panorama mental de la littérature amérindienne, son nom revenait croiser mon esprit. Un incontournable, me disais-je, sans pourtant connaître le corps principal de son œuvre. Puis, un beau matin, dans une chambre d'hôtel de Chibougamau, travaillant fort de la zappette en sirotant mon premier café, je suis tombé sur une émission pour enfants diffusée à la chaîne autochtone. King

en avait écrit les textes. J'adore cette chaîne câblée. C'est presque aussi bon que CNN. J'avais sous les yeux une sorte de *Muppets Show* racontant la mythologie des Premières Nations. Et c'est cette même ambiance exubérante, mais accompagnée d'un propos sérieux, cette légèreté de la forme pour un contenu teinté de gravité, que j'ai retrouvées dans *L'Herbe verte, l'eau vive*, le dernier roman de Thomas King paru en français. Dans l'univers de cet écrivain du Nord canadien, jouer un rôle prépondérant dans la création du monde n'empêche pas le coyote, par exemple, de se montrer tout aussi désopilant que son congénère des dessins animés. Dès le deuxième paragraphe, l'auteur nous a d'ailleurs prévenus: «*Quand ce Coyote-là rêve, il peut arriver n'importe quoi. Laissez-moi vous le dire.*»

Rassurons tout de suite le lecteur moderne: King ne se cantonne pas dans la cosmogonie. Les autochtones qui peuplent son livre et la réserve de Blossom, dans l'Ouest canadien, présentent un mode de vie tout ce qu'il y a de plus contemporain. L'un vend des téléphones dans un magasin d'électronique, l'autre est avocat à la ville. Une jeune femme enseigne à Calgary, une autre possède un restaurant qui annonce du chien au menu (en réalité du bœuf, mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour séduire les touristes?). Quant à tonton Eli, il possède un doctorat en littérature et est l'auteur d'une étude sur Francis Bacon. Tout ce qu'il y a de plus contemporain, donc, sauf pour un truc: la danse du Soleil. Le passé comme un occasionnel retour du refoulé. Car on a beau être un Indien mondialisé, se mettre à la cuisine italienne, préparer des *tortino di carciofi* et de la *ribollita* pour souper, l'intégration culturelle connaît parfois des ratés. Exemple d'un dialogue typique: «*Qu'est-ce que c'est? — Une soupe de légumes et une omelette aux artichauts. — Des artichauts? Où est-ce que tu as pu trouver des artichauts? — Je les ai remplacés. — Ah. Qu'est-ce que tu as mis à la place? — Du wapiti.*» Et puis, il y a ce lettré torontois qui finit par réoccuper la

cabane familiale située à l'ombre d'un barrage hydro-électrique dont il retarde l'inauguration à coups d'injonctions légales. À Opitciwan, à la rivière Manitou, à Winneway et à Lac-Simon, on est déjà au courant, et même Gilles Duceppe le sait depuis qu'il s'est rendu excursionner dans le nord du parc de La Verendrye: dans ce mariage de la tradition et du progrès, tout n'est pas rose, loin de là.

Un roman de la réappropriation

Le titre du roman fait référence à une expression célèbre jadis employée, par le président Jackson, entre autres, pour garantir aux Indiens d'Amérique des droits inextinguibles sur les nouvelles concessions territoriales auxquelles les accablait l'expansion anglo-saxonne: tant que l'herbe sera verte et que les eaux s'écouleront, promet, par lettre, le grand-père blanc... *L'Herbe verte, l'eau vive* est donc un roman de la réappropriation. D'une solidarité rouge qui ignore les frontières arbitraires tracées par les pacificateurs sanglants de l'époque. L'art du langage lui-même, baptisé rhétorique par les Grecs, est né de chicanes de clôtures. Et la revendication de la terre, dans un roman, n'est possible qu'à travers les réseaux symboliques tissés par la culture. Le champ de bataille de Thomas King, de ses personnages illusionnés, blanchis, coincés dans des complets-vestons, au bord du réveil, et qui tous, pendant un peu plus de 400 pages, vont converger, chacun à son rythme et à sa manière, vers le cercle enchanté de la danse ancestrale, c'est donc l'identité et ses dérivés: littérature, cinéma, clichés, etc. Clin d'œil à l'inoubliable Grand Chef Balai qui, à la fin de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, échappait à sa fausse folie et, dans un grand jaillissement d'eau et de verre brisé, recouvrait sa vraie raison, le livre, qui est tout entier contenu dans le désopilant rêve de notre ami Coyote, s'ouvre sur l'évasion réussie de quatre très vieux Indiens internés dans un asile d'aliénés. Mission: redresser le monde. Et pour être

fous, ils le sont certainement, puisque chacun d'eux a usurpé l'identité d'un héros de la littérature blanche, un maître condescendant, à jamais flanqué, dans l'imagerie populaire, de son inséparable faire-valoir à face cuirée: The Lone Ranger (et Tonto); Robinson Crusoe (et Vendredji); Ismaël (et Quegeg); Natty Bumppo (et Chingachook). L'auteur, d'origine crie ou blackfoot, je ne sais trop, se paie ainsi le luxe de revisiter la littérature paternaliste de l'Occident conquérant et de la dépoussiérer comme un vieux tapis.

Et c'est, de fait, bien beau, la littérature... Car on peut bien se moquer de Hollywood (et Tom King ne s'en prive surtout pas, qui se paie la fantaisie de couper au montage, sous le nez même de John Wayne, l'arrivée salvatrice de la cavalerie en pleine guerre indienne...), les *happy ends* ne se rencontrent pas seulement dans les films, et j'avoue que le *deus machina* qui, ici, vient tout arranger à la fin m'a laissé pour le moins songeur. Va pour la pensée magique et la catastrophe naturelle survenant à point nommé. Mais à Opitciwan, à la rivière Manitou, à Winneway et à Lac-Simon, les choses se passent un peu différemment, et devant un détournement de rivière ou une coupe à blanc, quand on essaie de faire respecter l'esprit des vieux traités, c'est à l'escouade antiémeute qu'on a le plus souvent affaire. King, ce grand farceur, ne le sait que trop bien: «*Qui aurait pu deviner qu'il resterait des Indiens au vingtième siècle?*», demande son ingénieur blanc. Réponse blackfoot: c'est un des petits tracas de l'existence.

Collaborateur du Devoir

L'HERBE VERTE, L'EAU VIVE

Thomas King
Traduit de l'anglais par Hugues Leroy
Albin Michel
Paris, 2005, 437 pages

CORRESPONDANCE

Françoise Dolto, à la lettre

ELISABETH ROUDINESCO

Amie de Jacques Lacan, formée à la clinique par Sophie Morgenstern et Edouard Pichon, Françoise Dolto fut et reste la figure la plus populaire de l'école française de psychanalyse de la seconde moitié du XX^e siècle. Sa manière inimitable de s'adresser aux enfants par la voie des ondes, sa façon de parler à la télévision dans une langue du terroir, son

adhésion à une foi chrétienne qui frisait le mysticisme et, enfin, ses prises de position en faveur d'une pédagogie de masse aux allures à la fois libertaires et normatives ont fait d'elle un personnage irréductible à tout manichéisme. Haïe par ses ennemis, qui la prenaient sans cesse en flagrant délit de contradiction, elle fut adulée par certains de ses disciples qui la transformèrent en une Mamie Nova un peu bouffonne.

En réalité, Françoise Dolto fut

une clinicienne de génie. Aussi est-ce à travers sa correspondance, son enseignement oral, ses exposés de cas, ses savoureux bricolages ludiques — la poupée-fleur — et ses merveilleuses interprétations des dessins d'enfants que l'on découvre l'immensité de son travail psychanalytique, réuni en de nombreux volumes. Pendant cinquante ans, de 1938 à 1988, ce travail se poursuivit en divers lieux — à l'hôpital Trousseau ou au Centre Étienne-Marcel — et il

fut nourri tout autant d'une lecture personnelle des textes de Freud, de Winnicott, de René Spitz et de Melanie Klein que d'une fréquentation assidue de la rénovation lacanienne.

Pour comprendre la genèse d'un tel travail, il faut relater ce que furent la vie et l'engagement de cette femme tels qu'on en trouve la trace dans les 712 lettres du second volume de cette correspondance (1938-1988) parfaitement annotée par Muriel Djéribi-Valentin, et qui fait suite à un premier volume, publié en 1991 (*Lettres de jeunesse*, rééd. Gallimard, 2003).

Née en 1908 dans une famille de polytechniciens de la droite conservatrice, Françoise Marete fut élevée selon les principes éducatifs d'une bourgeoisie confite en dévotions et façonnée par la lecture de *L'Action française*. On lui faisait croire que les enfants naissent dans des boîtes envoyées sur terre par le Sacré-Cœur de Jésus et on lui inculquait l'idée que les choses sexuelles étaient sales, que les Nègres, les «Boches» et les Juifs étaient les ennemis de la patrie et que les femmes avaient pour seul destin de passer de la virginité à la maternité.

Cure psychanalytique

Tout en obéissant à ce catéchisme enseigné avec amour, Françoise n'en fut pas moins marquée par une solide névrose qui la rendit incapable, à l'âge de 20 ans, d'accéder à une identité. C'est alors que, comme de nombreuses femmes de sa génération, elle décida de rompre avec cette tradition étouffante et de poursuivre des études médicales.

La cure psychanalytique avec René Laforgue lui permit ensuite de devenir consciente d'elle-même et acquise à l'idée qu'il fallait inventer, grâce à la révolution freudienne, une nouvelle manière de penser les relations entre parents et enfants. Dans une lettre de 1938 adressée à son père, elle explique sa conversion tout en dénonçant l'antisémitisme de son frère qui, violemment hostile à Freud, l'accuse de «*se faire entretenir par les Juifs*».

Malgré cette rupture, elle fut maréchaliste durant la première période de l'Occupation sans pour autant céder à un quelconque collaborationnisme ou antisémitisme. Plusieurs lettres de l'année 1940-41 témoignent de cette «*foi dans le redressement de la France amorcé par Pétain*» qu'elle partageait avec sa famille. Par la suite, Françoise demeura étrangère à toute prise de parti politique, ce qui ne l'empêchera pas, en 1977, de livrer un combat en faveur de la dépenalisation de l'homosexualité et d'une révision du Code pénal concernant la sexualité des mineurs. Elle sera alors traitée d'ultra-gauchiste par l'extrême droite, puis, en 2001, treize ans après sa mort, d'alliée

des pédophiles. Tous les adolescents de France devraient pourtant se souvenir qu'ils lui doivent une part de leur liberté.

C'est au lendemain de la guerre, dans un climat propice à la libération des mœurs, qu'elle entreprend sa croisade en faveur de la cause des enfants. Soucieuse de ne pas voir se répéter les désastres de sa propre éducation, et se sentant toujours en marge des grandes institutions républicaines — au point de se vouloir «*trotskiste*» —, elle cherche à subvertir, par la puissance d'une parole vraie, les relations psychiques internes à l'idéologie familialiste. En décembre 1949, elle commence par récuser l'idée fort répandue dans les milieux chrétiens selon laquelle les veuves de guerre devraient rester fidèles toute leur vie, corps et âme, au mari défunt. C'est en retrouvant une vie sexuelle et non pas en étant des bigotes névrosées, affirme-t-elle, que ces femmes pourront s'épanouir et élever leurs enfants.

Un an plus tard, lors d'une émission de radio où sont réunies des sommités de la médecine et de l'Église, elle néglige leurs discours pour lancer un message vibrant aux parents: il faut instruire les enfants de la question sexuelle, dit-elle, répondre à leurs interrogations et ne jamais leur mentir sur leur origine.

La militante

Mais Françoise Dolto ne se contente pas d'être une doctoresse médiatique de l'âme et du sexe. Intégrée à la Société psychanalytique de Paris (SPP), et donc à l'International Psychoanalytical Association (IPA), fondée

par Freud en 1910, elle forme des élèves, intervient dans tous les débats, expose des cas cliniques avec une étonnante clarté et se rapproche de la fraction progressiste du mouvement psychanalytique. À cet égard, on pourra redécouvrir dans les lettres échangées pendant dix ans (1953-1963) combien l'histoire de la discipline freudienne fut traversée de luttes fratricides qui contribuèrent à sa vitalité et à l'évacuation de toute pensée unique. Il est dommage, à ce sujet, que l'éditeur ait cru bon de censurer une lettre dans laquelle Dolto traite ses adversaires de «*juifs communistes*».

Si le second volume de cette correspondance porte d'abord sur la vie publique de Françoise, il témoigne néanmoins de sa vie privée, de son amour pour son mari, Boris Dolto, mais aussi et surtout de la relation très forte qu'elle eut avec le comédien Alain Cuny, l'ami de toujours, le frère, l'amant platonique, le patient de cœur, identique à elle-même, et si proche par sa souffrance mélancolique de ce que fut sans doute l'autre scène de sa vie, sa part d'énigme à jamais disparue.

Le Monde

FRANÇOISE DOLTO

UNE VIE
DE CORRESPONDANCES
1938-1988

Édition établie, annotée
et présentée par Muriel Djéribi-
Valentin
Gallimard
Paris, 2005, 1018 pages



Françoise Dolto
Une vie de correspondances 1938-1988
Gallimard

Concert-bénéfice Radio Ville-Marie

Œuvres pour piano solo de Wolfgang Amadeus Mozart

à l'occasion de son 250^{ème} anniversaire

Pierre Jasmin

Vendredi 27 janvier 2006

20h00

Salle Pierre-Mercure

du Centre Pierre-Péladeau

300, rue de Maisonneuve Est

Métro Berri-UQAM, sortie Saint-Denis

Billet 20 \$

Réseau Admission: (514) 790-1245

Informations: Département de musique UQAM
(514) 987-4174

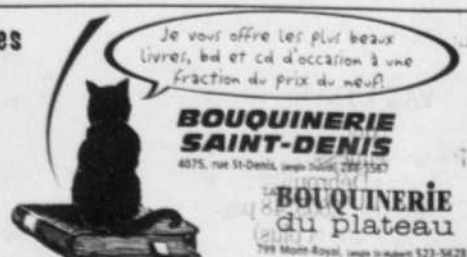
Livres et bandes dessinées

Neufs et d'occasion

Sur le campus UQAM,
à deux pas de la Grande Bibliothèque

514.288.4350

Angle de Maisonneuve et St-Hubert



Je vous offre les plus beaux livres, neufs et d'occasion à une fraction du prix du neuf!

BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis, angle McGill 202-1157

BOUQUINERIE
du plateau

198 Mont Royal, angle St-Hubert 523-5628

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un bon fédéralisme en désuétude?



Louis Cornellier

ment où la Cour suprême du Canada devient le dernier tribunal d'appel en toutes matières, violence fut faite «tant à l'esprit qu'à la lettre de la Constitution», et ce, toujours en faveur de la tendance fédérale centralisatrice, alors que l'évolution de l'ordre mondial (plus d'échanges de toutes sortes) aurait exigé le contraire dans une perspective québécoise. La Loi constitutionnelle de 1982 constitue en ce sens le symbole d'une évolution qui nie l'esprit du pacte fédératif originel.

Si la diversité culturelle ne nous dit rien qui vaille, on peut, écrit Brouillet, rester indifférent à cette évolution et accepter avec résignation, voire en s'en réjouissant, la dissolution de l'identité québécoise dans l'identité canadienne. Toutefois, ajoute-telle, «s'ils décidaient à l'inverse de continuer d'exister en tant que nation distincte, les Québécois auraient à choisir, à l'issue d'une décision démocratique, de reprendre les rênes de leur destin culturel collectif en assumant les pleins pouvoirs d'un État souverain».

Interprétation historique et politique

Tout compte fait, et contrairement, dans une certaine mesure, à ce qu'affirme le professeur Laforest, c'est essentiellement aux fédéralistes en tout genre que cet ouvrage déplaira puisqu'il leur dit que leur option est devenue incompatible avec la survie de l'identité culturelle québécoise, qui passe nécessairement, aujourd'hui, par la souveraineté. Bien sûr, les historiens et sociologues de tendance nationaliste trouveront à redire sur une partie de la thèse, c'est-à-dire celle qui affirme que le pacte de 1867 pouvait être favorable à la survie et au développement de l'identité québécoise, mais ils ne pourront néanmoins qu'être d'accord avec les conclusions de cet ouvrage, d'autant plus retentissantes qu'elles proviennent d'une savante qui n'est pas associée à une démarche militante.

Ceux, d'ailleurs, que cette logique interprétative intéresse auraient intérêt à lire les travaux du philosophe Michel Seymour, dont l'argumentaire souverainiste s'inspire d'une semblable démarche. Le fédéralisme canadien aurait pu, suggère-t-il lui aussi, convenir au Québec. On sait, aujourd'hui, compte tenu de son évolution, que ce n'est plus le cas. Sur le plan de l'interprétation historique, je le rappelle, cette thèse fait débat dans les rangs souverainistes. Pour certains d'entre eux, en effet, le régime fédéral n'a



ANDY CLARK REUTERS

Le ministre de la Justice Jean Chrétien et le premier ministre Pierre Elliott Trudeau lors des négociations constitutionnelles de 1982.

toujours voulu que l'assimilation du peuple québécois de langue française. Sur le plan de l'analyse politique de la conjoncture actuelle, toutefois, elle réconcilie les souverainistes de principe, ou de longue date, avec les déçus, une fois pour toutes, du fédéralisme renouvelé, qu'il soit rouge ou bleu.

louiscornellier@parroinfo.net

LA NÉGATION DE LA NATION L'IDENTITÉ CULTURELLE QUÉBÉCOISE ET LE FÉDÉRALISME CANADIEN

Eugénie Brouillet
Septentrion
Sillery, 2005, 484 pages

«Le régime constitutionnel canadien offrait-il en 1867 et offre-t-il aujourd'hui à la nation québécoise les outils juridiques nécessaires à la survie et au développement de son identité culturelle particulière?» Telle est la question que soulève la constitutionnaliste Eugénie Brouillet dans un important essai intitulé *La Négation de la nation - L'identité culturelle québécoise et le fédéralisme canadien*. Selon le politologue Guy Laforest, qui en signe la préface, cet ouvrage «aura l'effet d'une petite révolution sur le milieu universitaire et la vie intellectuelle au Québec» parce que, en plus d'être un modèle de précision et de rigueur, il déplaira autant aux fédéralistes qu'aux souverainistes.

Les premiers, s'ils sont de tendance centralisatrice, seront obligés de constater que l'esprit de 1867 contredit leur vision et, s'ils sont de tendance décentralisatrice, ils devront admettre que l'évolution du pacte originel contredit leur désir. Les souverainistes, pour leur part, n'accepteront pas facilement la thèse qui soutient que, jusqu'en 1949, selon les mots de Laforest, «le fédéralisme canadien a fait somme toute une place relativement généreuse à l'identité culturelle et nationale québécoise».

Car telle est, en effet, l'idée centrale de cet essai d'herméneutique constitutionnelle: pour le Québec, le pacte fédératif originel consistait à «s'unir avec d'autres entités politiques en des matières d'intérêt commun, tout en conservant une entière liberté d'action quant aux matières liées à la survie et à l'épanouissement de son identité culturelle distincte», et, jusqu'en 1949, cette approche fut à peu près respectée. Ce que montre Eugénie Brouillet, c'est que tant que le Comité judiciaire du Conseil privé de Londres fut chargé d'interpréter le pacte de 1867, l'équilibre originel souhaité par le Québec n'a pas trop souffert.

A partir de 1949, toutefois, c'est-à-dire au mo-

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Rendons grâce à Mastroianni

MASTROIANNI-SUR-MER

Enrique Vila-Matas
Traduit de l'espagnol
par Pierre-Olivier Sanchez
Éditions du Passage
du Nord/Ouest
Albi, 2005, 244 pages

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Écrivain barcelonais né en 1948, collaborateur du *Magazine littéraire*, Enrique Vila-Matas est auréolé d'une gloire littéraire qui s'appuie sur une exceptionnelle érudition et un sens de l'ironie qui demeure forte même en traduction.

«Je suis écrivain parce que j'ai vu Mastroianni dans *La Notte d'Antonioni*», écrit-il dans *Mastroianni-sur-Mer*. Ce recueil au titre curieux rassemble des commentaires, des conférences et des textes de commande inédits ou publiés notamment dans le *Magazine littéraire*, *Courrier international* et *El País*. Vila-Matas y parle entre autres choses de sa bibliothèque, de son «cabinet



SOURCE TELE-QUEBEC

Marcello Mastroianni

noir», comme il l'appelle. Avant de se mettre à écrire, comme un gymnaste effectue ses étire-

ments, il explique comment il lit et relit, cigarette au bec, des auteurs susceptibles de le rendre meilleur, de l'inspirer, de l'encourager à écrire. Au nombre des auteurs cités, on trouve avec surprise un certain Jan Hydejeck, auteur pragoï qui... n'existe pas et dont le nom est en fait un anagramme proprement littéraire de Dr Jekyll et Mr. Hyde.

Enrique Vila-Matas écrit et pense tout comme il s'en va rencontrer la nièce de Léon Trotski à New York: «essentiellement excité par l'idée que le voyage pourrait être romanesque». À la manière de Franz Kafka à Felice Bauer, il pourrait dire qu'il n'a pas une tendance à la littérature mais bien qu'il est tout entier littérature. Et comme Witold Gombrowicz qu'il estime beaucoup, Vila-Matas a compris que «l'art consiste précisément à ne pas écrire ce que l'on a à dire, mais quelque chose de complètement imprévu». De page en page, on va ainsi de surprise

en surprise dans ce *Mastroianni-sur-Mer*, toujours porté par l'extravagance d'une plume rare. Rendons donc grâce à Marcello

Mastroianni de nous avoir donné, malgré lui, un écrivain pareil.

Le Devoir

BÉDÉ

Deux inventeurs très inventifs!

ANNE MICHAUD

Créé en 1998 par l'auteur-illustrateur Jacques Goldstyn pour le magazine *Les Débrouillards*, Van l'inventeur en est aujourd'hui la vedette puisque les pages où sont racontées ses aventures sont les plus appréciées des lecteurs. Il faut dire que plusieurs des inventions de Van ont de quoi faire rêver les jeunes: des patins à réaction, une boîte à lunch anti-voleurs, une tondeuse Formule 1, un sac d'école auto-portant et toutes sortes d'autres gadgets destinés à simplifier la vie quotidienne. A moins que Van ne décide de s'attaquer aux grands problèmes de la planète tels que le réchauffement global, le trou dans la couche d'ozone ou la pollution des océans... Comme certain, c'est un jeune homme qui ne manque ni d'imagination ni d'ambition!

Ce petit génie de l'électronique fait maintenant l'objet d'un album éponyme où sont réunies toutes les planches publiées entre 1998 et 2003, soit quarante-quatre inventions et autant d'aventures cocasses qui vont réjouir les jeunes lecteurs... et peut-être les inciter à poursuivre leurs études en sciences!

VAN L'INVENTEUR

Jacques Goldstyn
Bayard jeunesse Canada, coll.
«Les Débrouillards»
Montréal, 2005, 48 pages
(6 ans et plus)

Poésie et sens de l'humour

Pour sa part, Archimède Tirelou est un personnage né de la plume de l'auteur-illustrateur Fabrice Boulanger et qui semble tout droit sorti d'un conte de fées. Sa première aventure, *Une idée de grand cru*, raconte comment Archimède se lance dans l'élaboration d'un appareil pour pétrir la pâte dans le but de gagner le cœur de mademoiselle Suzette, la pâtissière. Malheureusement, les idées lui manquent et celles de ces ancêtres (puisque on est inventeur de père en fils dans cette famille), conservées dans de vieux tonneaux de chêne comme des grands vins, semblent totalement inutiles...

Grands et petits seront instantanément charmés par la poésie et le sens de l'humour qui se dégagent des textes et des illustrations de Fabrice Boulanger. Vivement d'autres aventures d'Archimède Tirelou!

ARCHIMÈDE TIRELOU,
INVENTEUR:
UNE IDÉE
DE GRAND CRU
Fabrice Boulanger
Éditions Michel Quintin
Waterloo, 2005, 32 pages
(3 ans et plus)

Collaboratrice du Devoir

liberté 270

Paris se Montréalise-t-il ?

Michelle Blanc Luis Carlos Fernández
Fulvio Caccia Robert Lalonde
Sylvestre Cianciar Robert Monnin
Lise Gauvin René Viau
Robert Giroux Jean-Philippe Warren
Jacques Godbout
Naim Kattan
Michel Madore
Dominique Noguez
Bernard Pozler
Robert Richard

www.revueliberte.ca

PALMARÈS LIVRES

ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 3 au 9 janvier 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 IL FAUT PRENDRE LE TAUREAU PAR... Fred Pellerin (Planète rebelle)	1 MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR Minçavi (Minçavi)
2 ANGES ET DÉMONS Dan Brown (JC Lattès)	2 SUDOKU VOL. 1 Collectif (Pearson)
3 DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE... Fred Pellerin (Planète rebelle)	3 PETIT LIVRE DU SUDOKU Peter Sinden (Hors-collection)
4 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète rebelle)	4 BRISER LE SILENCE Michel Vastel (Libre Expression)
5 LE ROMAN DES JARDINS Alexandre Jardin (Grasset)	5 ALIMENTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Tricarre)
6 MEURTRES À LA CARTE Kathy Reichs (Robert Laffont)	6 100 SUDOKU VOL. 2 Minçavi (Minçavi)
7 LES SŒURS DEBLOIS 1.4 L. Tremblay-d'Essambre (G. Saint-Jean)	7 LE GUIDE DE L'AUTO 2006 Collectif (Tricarre)
8 LE CAHIER BLEU Michel Tremblay (Leméac)	8 LE GUIDE DU VIN 2006 Michel Pharesul (Homme)
9 MA VIE AVEC MOZART Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	9 RECETTES DE JANETTE Janette Bertrand (Libre Expression)
10 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR Francine Ruel (Libre expression)	10 SUDOKU: 128 GRILLES Carol Vorderman (Marabout)
LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	1 THE BROKER John Grisham (Dell)
2 ET SI C'ÉTAIT VRAI Marc Lévy (Pocket)	2 LOVE SMART Phil McGraw (Simon & Schuster)
3 BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER... Fred Pellerin (Sarrazine)	3 CHAÎNFIRE Terry Goodkind (Tor)
4 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Gompierre (Québec Amérique)	4 MEMORIES OF JOHN LENNON Yoko Ono (William Morrow)
5 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Gil Courtemanche (Boréal)	5 CAN YOU KEEP A SECRET? Sophie Kinsella (Dell)
6 HISTOIRE DE PI Yann Martel (XXZ)	6 TUESDAY WITH MORRIE Kathy Reichs (Pocket)
7 L'ALCHIMISTE Paulo Coelho (Livre de poche)	7 THE NANNIE DIARIES E. McLaughlin/N. Kraus (St. Martin's Press)
8 CHERCHER LE VENT Guillaume Vignault (Boréal)	8 RED LILY Nora Roberts (Berkeley)
9 OÙ ES-TU? Marc Lévy (Pocket)	9 TEACHER MAN Frank McCourt (Simon & Schuster)
10 LA PROCHAINE FOIS Marc Lévy (Pocket)	10 CROSS BONES Kathy Reichs (Pocket)

C A H I E R
E

L I V R E S

LE PROCÈS D'ORHAN PAMUK

CHRISTIAN NADEAU
ET GEORGES LEROUX

Le 16 décembre dernier devait s'ouvrir à Istanbul le procès d'Orhan Pamuk, écrivain turc de réputation internationale et auteur de romans traduits dans plusieurs langues. Très attendu par la presse, ce procès vient d'être reporté en février prochain, à la grande déception de l'écrivain et des organismes qui le soutiennent, notamment le PEN International (organisation consacrée à la promotion de la coopération entre écrivains et à la protection de la liberté d'expression) et Amnesty internationale, qui auraient souhaité que ce procès soit l'occasion de clarifier la position de la Turquie sur la liberté d'expression.

Orhan Pamuk est poursuivi en vertu de l'article 301 du Code pénal turc. Introduit en juin dernier, cet article vise à réagir au dénigrement de l'identité turque et à faire obstacle à la critique des institutions de la République. Tout en saluant les efforts de la Turquie pour les réformes législatives de juin 2005, Amnesty internationale a demandé l'abrogation de l'article 301, car il constitue une menace grave pour la liberté d'expression. Le procès Pamuk le montre clairement. Dans un article publié par le journal suisse *Tages Anzeiger* le 5 février 2005, l'écrivain dénonçait le silence imposé en Turquie au sujet de la mort de trente mille Kurdes et d'un million d'Arméniens. Ces propos ont fait l'objet d'une accusation d'*«insulte ouverte à la nation turque»* en vertu de l'article 301.

Le 22 juin 2005, Orhan Pamuk recevait à Francfort le Prix de la paix des libraires allemands. Dans son discours, l'écrivain s'est attaqué vivement à la vision sceptique de l'intégration de la Turquie à l'Union européenne. Il a explicitement revendiqué la réconciliation de l'Europe et de la Turquie et a dénoncé tout effort, en Turquie ou en Europe, pour saboter ce processus de réconciliation. *«Fomentation de l'hostilité envers la Turquie en Europe conduit malheureusement au développement d'un nationalisme antieuropéen en Turquie»*, disait-il lors du discours de réception de son prix. On aurait donc beaucoup de mal à voir, dans les déclarations de Pamuk au *Tages Anzeiger*, une forme de propagande contre la Turquie.

Les enjeux de la liberté

Toute l'œuvre littéraire de Pamuk, depuis ses grands romans *Le Livre noir* et *Mon nom est Rouge* (tous deux repris chez Gallimard, «Folio») jusqu'à *Neige*, récemment traduit, porte témoignage de son engagement en vue de la démocratie et de la liberté. Dans ce dernier roman, Ka, un poète turc émigré à

Francfort, revient en Turquie, dans la ville de Kars, aux confins de l'Anatolie orientale et de l'Arménie. Il désire y enquêter, pour le compte d'un journal allemand, sur une vague de suicides chez les jeunes femmes voilées et, à l'occasion d'une élection municipale, il vient prendre le pouls politique de la Turquie. Son voyage va le confronter d'abord aux tensions profondes qui agitent la société. La répression brutale de l'islamisme, la dureté et la duplicité du pouvoir républicain, l'amnésie générale concernant les massacres des Kurdes et des Arméniens constituent la toile de fond amère et violente sur laquelle se débattent ses protagonistes. Des prédicateurs illuminés aux kémalistes caricaturaux, tout le spectre est représenté dans une galerie de portraits inoubliables. Le meurtre d'un directeur d'école, partisan laïque et intolérant à l'égard du voile, est le point de départ d'une cascade de violences qui bouleversera l'écrivain et le conduira à lui-même, à sa propre recherche d'une identité blessée. Amené à jouer un rôle dans la volonté du pouvoir de faire porter la responsabilité du meurtre aux islamistes, Ka comprend qu'il ne pourra rester trop longtemps au centre de ce maelström que Pamuk représente par ailleurs comme un blizzard de neige durant trois longues journées. Ka, Kars, Kar («neige», en turc), c'est l'équation de ce roman inquiétant.

Au cœur de cette recherche se tient le conflit de la foi et du pouvoir. Comme Salman Rushdie, que Pamuk fut un des premiers à défendre, l'écrivain explore toutes les contradictions qui affectent les sociétés déchirées entre la modernisation et l'appartenance à la tradition. *Neige* est un roman qui semble souvent hésiter entre la tragédie de la croyance et la comédie de la raison, il permet au lecteur d'accéder à la vision des uns et des autres: le héros va à la rencontre de son athéisme, mais il ne peut éviter d'en percevoir la faiblesse. Il est sauvé de la détresse et du cynisme par son amour pour une femme qui accepte de rentrer avec lui en Europe, mais cet amour idéalisé est impossible et, au dernier moment, elle ne viendra pas. Il est aussi sauvé par l'écriture de poèmes, dont il reçoit l'inspiration à des moments clés de sa quête. Pamuk leur accorde une signification symbolique, qui ne laisse d'intriguer, mais il ne nous en donne aucun à lire, ce qui peut susciter des doutes sur leur nécessité. Exilé malheureux, l'écrivain ne présente pas l'Europe comme un paradis — son portrait de l'Allemagne, fait de *döner* et de *sexshops*, est désolant — et, s'il jette un regard presque amoureux sur les jeunes islamistes, c'est sans doute qu'il est troublé par leur passion. Son évocation des maisons armé-

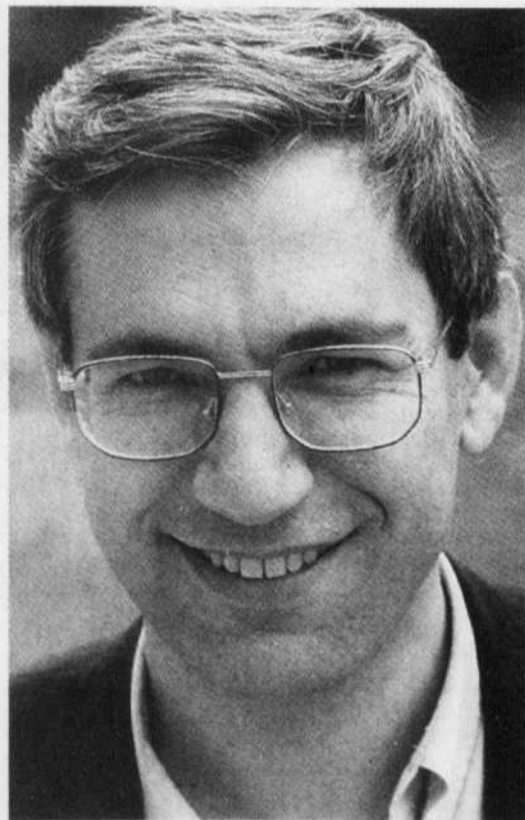
niennes désertes, son souvenir de la grandeur ottomane, son portrait des Kurdes montrent autant de tristesse que sa mélancolie de la liberté.

Ce roman, faut-il le dire, appartient à la catégorie des grandes œuvres politiques, où il vient rejoindre Rushdie et le meilleur de Grass et de Mann. Dans des interviews récentes, Pamuk a affirmé que tout y était véridique et lui-même s'est donné la position du narrateur: il n'est pas Ka, mais il pourrait l'être. Exilé dans son propre pays, comme il l'écrivait récemment (*New Yorker*, 19 décembre), Pamuk a vu un gouverneur de province ordonner l'autodafé de ses livres et il donne à Ka, son héros écrivain, une fin tragique en le faisant assassiner. Craint-il pour lui-même une fin de ce genre? Il est sans doute impossible qu'il n'y pense pas, mais sa lutte pour la liberté d'expression dépasse, et de beaucoup, les enjeux qui ont conduit à l'accusation. Il écrit: *«Je crois que ce qui peut entacher l'honneur d'un pays, ce n'est pas la discussion des trous noirs dans son histoire, mais l'impossibilité de toute discussion.»*

L'importance accordée au procès d'Orhan Pamuk ne tient pas seulement à la célébrité de l'écrivain. À travers lui, tout un groupe d'intellectuels dissidents en Turquie bénéficie d'une attention à la fois nécessaire et légitime. On pense notamment à l'éditeur Fatih Tas ou encore à Sehmus Ulek, vice-président de Mazlum Der, une ONG turque de défense des droits de l'homme (voir, pour plus d'information à ce sujet, le site Web du PEN international: <http://www.internationalpen.org.uk/>), eux aussi traduits en justice. Au tout début de décembre, le Parlement européen a désigné des parlementaires à titre d'observateurs au procès de Pamuk et ils seront de retour en février. Ces pressions politiques sont importantes. Il faut toutefois bien entendre ce que Pamuk veut nous dire: la Turquie n'est pas ce pays hostile à la modernité que se plaisent à décrire ses adversaires les plus farouches, ou dont se réclame une frange du nationalisme turc. Quelles que soient les réticences possibles à l'égard de l'Union européenne, il faut comprendre le sens des thèses de Pamuk. Son combat n'est pas mené contre la Turquie, mais bien contre ce que certains, et en particulier les fondamentalistes en Europe comme en Turquie, voudraient la voir devenir.

La condamnation d'Orhan Pamuk serait fort étonnante, d'abord en raison de sa notoriété, mais aussi en raison des pressions internationales en faveur de la liberté d'expression en Turquie. L'écrivain n'en risque pas moins de six mois à trois ans de prison. Sa lutte est courageuse et devra être saluée dans l'histoi-

Neige est
un roman
qui semble
hésiter entre
la tragédie
de la
croyance et
la comédie
de la raison



GALLIMARD

re des écrivains engagés. Pamuk et ses collègues dissidents, et surtout les peuples turc, kurde et arménien, méritent cependant beaucoup plus. Ils méritent notre soutien, à un moment où la Turquie s'engage sur un chemin de la liberté, mais non sans difficulté. Rappelons seulement qu'alors que le commissaire européen à l'élargissement, Olli Rehn, appelait la Turquie à prendre au sérieux la question de la liberté d'expression, des manifestants massés à la sortie de la cour pour le procès qualifiaient Pamuk de traître et lui lançaient des œufs.

Collaborateurs du Devoir

NEIGE

Orhan Pamuk

Traduit du turc par Jean-François Pérouse

Gallimard, coll. «Du monde entier»

Paris, 2005, 490 pages



STRINGER